

STRUCTURE FAIBLE, DU MODERNISME AU POST-MODERNISME

-

LE BASSIN LEMANIQUE

EPFL-ENAC,

Énoncé théorique du projet de Master

EPFL, Architecture, Semestre d'automne 2017 - 2018

Erwan Moeri

Remerciement

Je tiens à remercier ma famille et mes amis pour leurs soutiens toutes ces années.

Audrey, Jean-Jacques, Silvia

Ainsi que les professeurs qui me suivent pour mon énoncé et mon projet de Master.

Professeur:

Suivie d'énoncé - Paola VIGANO

Maître EPFL - Chiara CAVALIERI

Observateur - Thomas KELLER

Sommaire

0.	Introduction
1.	La métropolisation du moyen-pays
2.	La ville et le territoire
3.	Les éléments du territoire
4.	Du modernisme au post-modernisme
5.	Structure faible
6.	Conclusion
7.	Annexes
8.	Bibliographie

0 Introduction

Pour débiter, j'ai souhaité mettre côte à côte deux images.

La première est une peinture de Ferdinand Hodler, peintre Suisse, né en 1853 à Berne et décédé en 1918 à Genève. Ce tableau peint en 1906 se nomme « Paysage au-dessus du lac Léman ». Il représente très bien le paysage bucolique de ces années-là, une superposition entre champs, lac et montagnes, comme une métaphore de l'éternité. Quelques petits hameaux longent le lac Léman, prémices d'une urbanisation du territoire.

La seconde représentation est de l'artiste et architecte Hugh Ferriss, né en 1889 au Missouri et décédé en 1962 à New York. Ferriss sera l'un des protagonistes dans la projection de l'aménagement du manhattanisme. Cette image réalisée en 1919 est une représentation fantomatique de la ville de Manhattan et se nomme « The metropolis of Tomorrow, apparition ». De ces silhouettes blanches, nous pouvons imaginer l'engouement qu'il y avait pour un développement du territoire, pour les villes. Au premier plan, caché dans l'ombre de la colline, une petite maison de type vernaculaire avec sa cheminée, contraste très fortement avec l'arrière-plan qu'est la ville de Manhattan que nous connaissons aujourd'hui. A la droite de l'image, un homme observe le haut des tours, comme un rêve qui se réalise.

Mises côte à côte, ces deux tableaux montrent bien cette opposition entre la campagne et la ville. Entre les couleurs de la nature et le gris de la ville. Entre ce qui était et ce qu'il advient. Même si le territoire Suisse ne ressemble pas encore à New York nous pouvons considérer ces deux illustrations comme des territoires en mutation et en constante évolution. Le territoire du Léman et ses alentours ne ressemble plus à la peinture bucolique du peintre Hodler.

L'apparition et l'expansion des villes, villages et espaces urbanisés posent la question du territoire et de son rapport à ces derniers. Quelles sont les phénomènes qui ont engendré l'urbanisation que nous connaissons aujourd'hui ?



ferdinand Hodler - *Paysage au-dessus du lac Léman* (1906)



hugh ferriss, *the metropole of tommorow* (1919)

« La Suisse entière n'est pour ainsi dire qu'une grande ville divisée en treize quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres sur les montagnes. Il y a des quartiers plus ou moins peuplés, mais tous le sont assez pour marquer qu'on est toujours dans la ville. »

«On ne croit plus parcourir des déserts quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures dans des précipices, des ateliers sur des torrents. Ce mélange bizarre a je ne sais quoi d'animé et de vivant...»

Jean-Jacques Rousseau

1 La Métropolisation du Moyen-Pays

A) Une nouvelle réalité

En tant qu'observateur, lors de mes nombreux trajets entre Lausanne et Genève, il est impressionnant de constater la répétition entre zone agraire, industrielle et d'habitation. Il est également frappant d'y repérer les grues qui bordent le parcours. Partout, celle-ci disparaissent laissant place à de nouvelles constructions et apparaissent aussitôt sur de nouveaux projets.

Cette mutation est visible et est en cours. Elle n'est pas nouvelle et a été observée dans tous les pays en voie de développement. Dans le cas de la Suisse, les illustrations de Jörg Müller, spécialiste de la bande dessinée suisse dans la littérature jeunesse, montrent cette évidence. Sur le livre paru en 1973 et qui s'intitule : « La ronde des marteaux piqueurs ou la mutation d'un paysage », Jörg Müller imagine l'histoire d'un village suisse-allemand appelé Güllen et qui illustre étape par étape le développement d'un village en périphérie et les mutations qu'il subit.

La première image représente une vision quasi idyllique d'une région agraire et pastorale, en fond, un petit village. Au premier plan, une maison au milieu des champs, installée à côté d'une rivière et d'un petit lac. Un chemin de fer traverse de gauche à droite le territoire suisse. Sur la seconde image, la rivière est canalisée. Une voiture essaye de rejoindre la maison qui a maintenant son jardin clôturé. Les vaches ont disparu alors qu'une cheminée est apparue au loin.

En jouant au jeu des 7 erreurs, image après image, on observe une suite successive de modifications, d'apparitions et de disparitions d'éléments, une mutation du territoire ponctuée par les saisons et qui s'accélère vers la fin. Je vous laisse le plaisir du jeu, passant directement à la description de la dernière image. Dans la dernière de cette série, la maison de départ est remplacée par une voie d'autoroute. Un centre commercial qui borde celle-ci s'est aussi implanté dans le paysage. Au fond, une série de villas individuelles a fait son apparition sur les monts du territoire profitant, nous imaginons, de la vue. L'ancien village au loin a été remplacé par des immeubles modernes de plusieurs étages. Deux voitures tirent une caravane pour les vacances.

Le pittoresque paysage n'est plus.

B) De la ville à l'agglomération, métropole et espace à caractère urbain

Au milieu du XIXe siècle, il y avait environ 200 villes en Suisse. Celles-ci avaient le rôle de centre politique ou administratif, chef-lieu du canton ou du district. D'autres étaient des centres économiques servant de place de marché pour la production des campagnes alentours. L'influence des villes anciennes touche alors un territoire restreint. Avec l'arrivée de l'industrialisation, une dynamique de croissance économique et démographique va profondément modifier la morphologie des villes sur le territoire. L'influence des centres dépasse alors leurs communes et elles deviennent des centres régionaux. Par exemple, entre 1934 et 1993, la ville de Zurich a absorbé près d'une vingtaine de communes. En 1930, Carouge pour la ville de Genève et Renens pour la ville de Lausanne sont définies comme des communes suburbaines, c'est-à-dire dépositaires du centre décisionnel de la ville maîtresse, de la ville forte.

Le plus communément accepté afin d'établir le passage d'un village à une ville, est de se référer aux facteurs démographiques. C'est-à-dire qu'un village devient « ville » quand celui-ci dépasse un certain nombre d'habitants. Pour la Suisse, une commune devient ville lorsqu'elle dépasse 10'000 habitants. Tout comme une ville devient une agglomération quand elle atteint les 20'000 habitants. La spécificité de l'agglomération, comme nous le verrons, est qu'elle n'est pas forcément circonscrite à son territoire. Celle-ci peut même être transfrontalière. C'est le cas de la ville de Genève et de la France voisine qui forment une agglomération. En dernier lieu, une agglomération peut devenir métropole.

La métropolisation, c'est la croissance et la concentration de populations et d'activités se redéployant peu à peu dans un ensemble de communes autour d'une ville. Nous appelons cette collectivité multi-communale une agglomération urbaine. Au minimum, en Suisse, une agglomération urbaine compte 20'000 habitants. Les spécialistes s'entendent pour définir une métropole comme une très grande agglomération. Elle avoisine et dépasse le million d'habitants, mais, plus précisément encore, une métropole se définit par l'exercice d'une centralité économique mondiale.¹

1 La métropolisation de la Suisse, p. 23

Laissons de côté pour l'instant l'aspect économique et attachons-nous à décrire la ville du XXe siècle. Chaque agglomération urbaine ou chaque métropole est composée de quatre types de communes qui prennent plus ou moins la forme de couronnes concentriques. Au centre, il y a le centre-ville, puis se dessine autour une couronne de communes suburbaines, puis périurbaines et enfin rurbaines.

L'espace suburbain correspond aux banlieues. Généralement denses, celles-ci ceignent les grandes villes. Elles peuvent être occupées par des industries et des commerces. Il y a également des zones de villas anciennes, généralement de haut standing et situées à l'opposé des quartiers ouvriers par rapport au centre. On a comme exemple, la rive gauche de Genève ainsi que l'est Lausannois. La morphologie urbaine, le bâti entre le centre-ville et l'espace suburbain est continu. L'ensemble est desservi par les transports publics.

L'espace périurbain correspond aux zones rurales. Il est constitué des zones pavillonnaires de villas individuelles ou semi-collectives. Cette zone reculée de la ville offre un cadre entre ville et campagne. Elle est attractive par sa tranquillité et par ses loyers modérés contrairement au centre-ville. Les populations résidentes sont généralement des familles avec enfants, appartenant à la classe moyenne. La quasi-totalité du Moyen-Pays fait partie de cette catégorie.

Les espaces rurbains sont composés des villages situés dans les banlieues. Ils s'urbanisent et se développent donnant un tissu plus important que le hameau, ce qui donne cette combinaison entre ruralité et urbanisme.

En Suisse, les métropoles sont aux nombres de cinq : la métropole zurichoise, qui compte 1.7 million d'habitants ; la métropole lémanique, qui compte 1.2 million d'habitants ; la métropole bâloise, qui compte 1.2 million d'habitants ; la métropole bernoise, qui compte 0.7 million d'habitants ; la métropole tessinoise, qui compte 0.6 million d'habitants.²

En d'autres termes, la Suisse n'est pas du tout une tache blanche dans les fameuses bananes (banane bleue, snowbelt, sunbelt, etc.). Elle a donc cessé, depuis plusieurs décennies, d'être cette étendue pittoresque vouée à la pomme de terre et aux

Depuis 2012, l'OFS (office fédérale des statistiques) a ajouté une définition qui est celle de «l'espace à caractère urbain». Cette définition très, voir trop statistique est citée ici pour signifier la difficulté à réduire le phénomène d'urbanisation sur le territoire Suisse à un groupe de règle.

Définition des catégories de l'espace à caractère urbain:

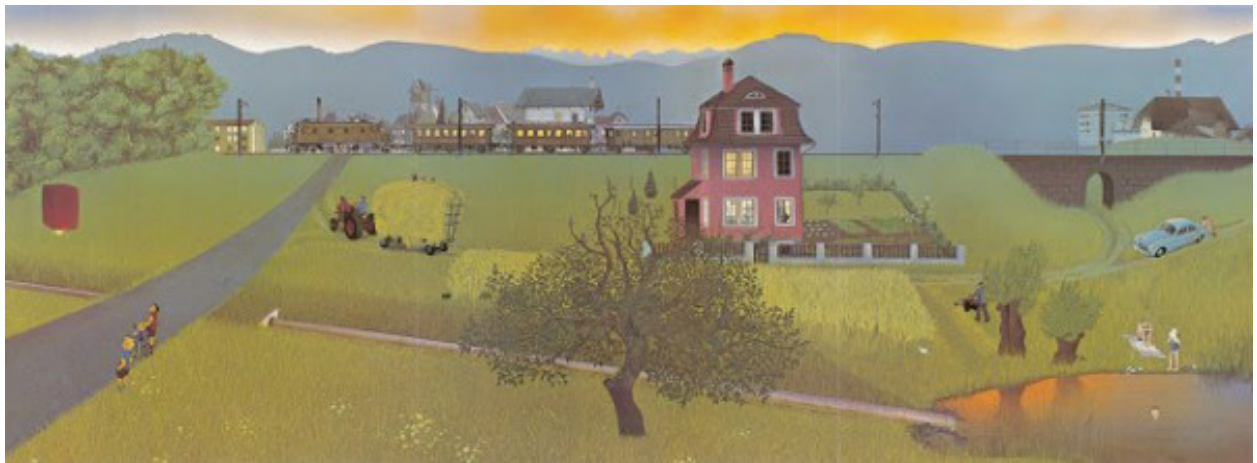
Une agglomération est un groupe de communes totalisant plus de 20'000 habitants (y c. nuitées dans l'hôtellerie converties). Elle peut être transfrontalière. Une agglomération se compose en général d'un centre d'agglomération et d'une couronne d'agglomération. Chaque centre d'agglomération comprend une zone centrale d'un seul tenant composée de cellules de 300x300 m et présentant une densité d'au moins 500 habitants et emplois par km² (habitants + emplois + nuitées dans l'hôtellerie converties = HEN). La zone centrale doit compter au moins 15'000 HEN en termes absolus. Elle doit en outre comprendre un noyau à densité élevée, comptant plus de 2500 HEN par km² et d'une taille minimale de 5000 HEN. Les communes dont plus de 50% des HEN se trouvent dans une zone centrale sont qualifiées de communes-centre d'agglomération. Les différentes communes d'une zone centrale forment ensemble le centre de l'agglomération.

Les centres principaux et les centres secondaires (satellites) d'agglomération sont distingués. Les centres secondaires présentent les mêmes caractéristiques que les centres principaux, mais ils comportent une forte proportion de pendulaires (au moins 26,67%) qui les relie d'un point de vue fonctionnel à un centre plus important (centre principal). Les centres principaux et leurs centres secondaires appartiennent à la même agglomération. Les centres limitrophes qui sont comparables du point de vue de leur population et du nombre d'emplois sont regroupés en un seul centre d'agglomération. La ville-centre d'une agglomération correspond à la commune centre qui présente la plus haute valeur de HEN.

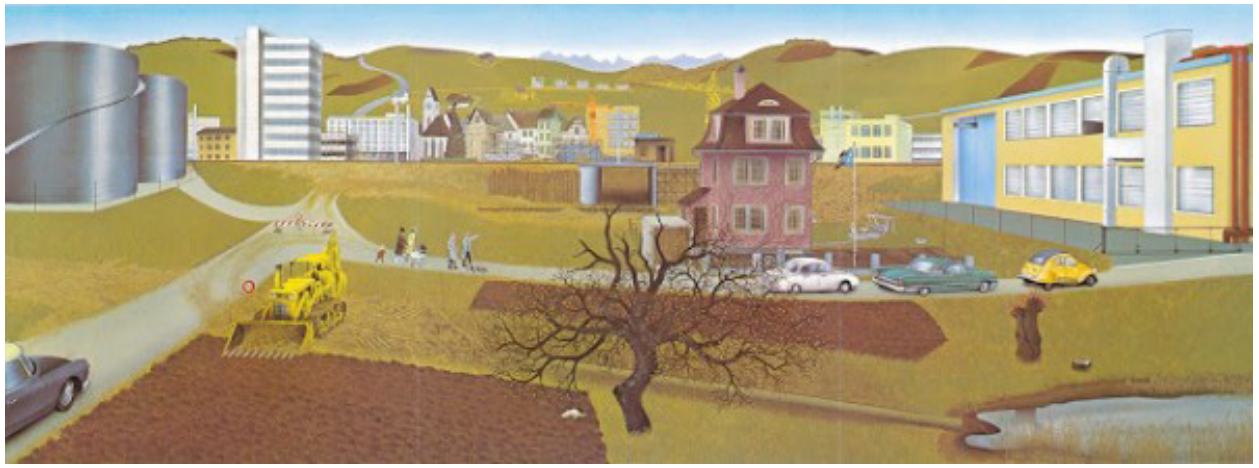
Font partie de la couronne d'agglomération toutes les communes qui sont reliées au centre d'un point de vue fonctionnel. Une commune est considérée comme faisant partie d'une couronne d'agglomération lorsque plus d'un tiers des personnes occupées qui y résident travaillent dans les communes-centre d'une même agglomération.

OFS, L'espace à caractère urbain en Suisse en 2012, (2014)

2 Géographie de la Suisse, p.163



Jörg Müller - *La ronde annuelle des marteaux-piqueurs ou la mutation d'un paysage*



Jörg Müller - *La ronde annuelle des marteaux-piqueurs ou la mutation d'un paysage*

troupeaux à cloches. Et pourtant, la vision nostalgique persiste, bien que la surface au sol des constructions réalisées en Suisse de 1945 à 1980 ait progressé au rythme d'un mètre carré par seconde, ce qui représentait, à cette dernière date, la superficie du canton du Jura. Et il va sans dire que la tendance ne s'est pas inversée, au contraire. Depuis 1982, en effet, la progression (industries, surfaces de transport et autoroutes comprises) est passée à 1,32 mètre par seconde, soit, pendant ces seize années, plus de deux fois la surface du lac de Bière.³

C) Géographique et Limite

La Suisse a une superficie de 41290 km². Par ces dimensions, elle se situe à la 132^e place sur les 193 Etats du monde. Elle partage 40% des frontières avec l'Italie, 30% avec la France, 20% avec l'Allemagne et 10% avec l'Autriche pour un total de 1881km. Celles-ci sont pour les deux tiers définies par des éléments naturels, crêtes de montagne, cours d'eau, lacs, ce qui explique la délimitation très sinueuse de la Suisse. La forme actuelle de la Suisse n'a quasiment plus bougé depuis le Congrès de Vienne de 1815.

En Suisse, de nombreux massifs montagneux sont présents sur le territoire, ce qui lui donne une topographie escarpée. On distingue donc trois zones ; Les Alpes, le Jura et le Moyen-Pays. Les Alpes occupent 64% du territoire Suisse. Elles constituent la principale chaîne de montagne d'Europe longue de plus de 1200 km. Seulement 20% des Alpes se situent en Suisse mais elles correspondent à la zone la plus élevée du massif. Le Jura constitue 10% du territoire. Seule la zone dite du Moyen-Pays, qui se situe entre la chaîne des Alpes et du Jura, trouve une topographie moins accidentée. Cette plaine est comme pincée entre ses deux chaînes de montagne et court sur près de 300 km de Genève jusqu'au lac de Constance. Il occupe 26% du territoire Suisse alors qu'il accueille les deux tiers de la population du pays. Les espaces urbains se situent donc principalement en dessous de 600m d'altitude. Ils se localisent notamment le long des axes de communication, des cours d'eau et au bord des lacs.

Le Moyen-Pays concentre les conditions idéales pour le développement des activités humaines.

Le plateau suisse favorise l'implantation de l'agriculture et facilite son exploitation. Les nombreuses rivières et lacs procurent des réserves d'eau et des voies navigables pour le commerce. Le relief quasi plat a permis de fixer un réseau de transports très performant.

D'importants déboisements ont eu lieu durant le Moyen-Age jusqu'à la fin du XIX^e siècle, principalement dû à l'arrivée de l'industrialisation, pour le chauffage et la construction. Ce déboisement excessif a engendré des zones de dangers naturels comme des risques d'inondations et de glissements de terrain. Après plusieurs catastrophes, le déboisement fut interdit. Aujourd'hui la loi fédérale sur la forêt oblige que tout déboisement doit être compensé par un reboisement dans la même région. Les forêts couvrent un quart du moyen-pays.

L'histoire de l'agriculture suisse connut trois étapes. La première se situe entre le XVIII^e et XIX^e siècle, soit l'arrivée de nouvelles cultures comme la pomme de terre et l'évolution de l'élevage. La seconde survient après la deuxième Guerre Mondiale par une mise en place d'une politique productiviste garantie par la Confédération. La troisième est l'ouverture de l'agriculture sur les marchés internationaux ce qui la pousse à se reformer. Mais, l'organisation des terres dans sa forme actuelle vient du XVIII^e siècle. La stratégie et l'organisation des sols furent les suivantes : culture et champs en plaines, organisés autour des villages ; vignes et cultures en terrasses sur les coteaux, vergers dans les fonds de vallées ; Exploitations mixtes (bétail et bois) en montagne, organisées autour d'alpages ou de hameaux.

La Suisse est également composée d'un formidable réseau hydrographique. Elle est même souvent appelée « le château d'eau de l'Europe ». Elle possède 6% des réserves d'eau douce du continent alors qu'elle représente 0.4% de son territoire. Les réserves d'eau sont réparties ainsi : 53% dans les lacs ; 26% dans les glaciers ; 21% dans les eaux souterraines.

Le bassin versant sur la région du moyen-pays est le bassin du Rhône. Le Rhône passant à travers le lac Léman donne cette autre appellation ; « Le bassin lémanique ». Se situe également dans le sol les nappes phréatiques. Notre consommation vient à 80% de celles-ci et de 20% du lac Léman.

³ La Suisse comme hyperville, André Corboz

Le Moyen-Pays est relativement pauvre en matières premières. L'exploitation des gisements de gaz naturel, de charbon et de pétrole n'est économiquement pas rentable, car ils sont trop petits ou trop impurs. La molasse, largement disponible dans le Moyen-Pays, a longtemps servi de matériaux de construction, malgré sa friabilité en surface.⁴

D) Réseaux de transport

C'est donc bien naturellement sur le moyen-pays que les réseaux de communication se sont développés, étant moins accidenté et permettant leurs établissements.

C'est en 1847 que la Suisse vit sa première ligne de train qui reliait Zurich à Baden. Vers 1865, le réseau ferroviaire principale de plaine était à peu près terminé. En 2012, le réseau ferré suisse comptait 5'107km de lignes exploitées. Ce réseau est très dense et entièrement électrifié. Depuis 1980, les transports publics d'agglomération s'agrandissent et desservent aujourd'hui la plupart des régions de la Suisse. Prochainement, une troisième voie ferroviaire va voir le jour entre Genève et Lausanne. Elle est aujourd'hui en construction. Le réseau de chemin de fer Suisse est l'un des plus performant du monde.

En 2010, environ 26% des trajets se faisaient par le transport public, dont 19% par le train. C'est peu par rapport à la part de la voiture (65%), mais c'est nettement plus que dans la plupart des pays développés. Aux Etats-Unis, par exemple, la part des transports publics ne dépasse pas 1%.⁵

C'est vers 1910 que l'automobile arrive en Suisse et vers 1950 que la voiture se démocratise. Dans ces années-là, les routes nationales ne suffisent plus. C'est alors que la Confédération décide de doter le pays d'un réseau d'autoroute planifié en 1959. C'est la première et unique fois que la confédération planifie et finance un réseau à l'échelle nationale (qui devrait être achevé autour de 2018). La Suisse compte désormais 71'394 km de routes publiques (données 2012). Elle est l'un des pays qui compte le plus dense réseau routier et autoroutier d'Europe. En comparaison mondiale, elle se situe dans la moyenne. Le développement de

ses infrastructures a boosté l'utilisation de l'automobile en Suisse. Comme dit précédemment, 65% des déplacements se font à l'aide de la voiture.

En 1958, le peuple, consulté par référendum, accepte avec enthousiasme le principe de la construction de 1800 km d'autoroutes, sacrifiant 3000 ha de terres cultivables. Près de la moitié de ce programme sera réalisé en une dizaine d'années !⁶

En 1950, on comptait en Suisse près de 270 000 véhicules automobiles. Il y en a déjà 2 millions en 1970 (5,6 millions en 2009). C'est ainsi qu'en 1974, pas moins de cinq initiatives en rapport avec les nuisances du trafic sont déposées.⁷

Les réseaux de communications sont représentatifs de la métropolisation. La Suisse détient alors une position stratégique dans son rapport à la métropole européenne. L'axe Nord-Sud est le chemin le plus rapide pour relier les deux pôles de l'Europe. Elle est au cœur du dynamisme démographique, économique, industriel et financier.

La Suisse compte également trois aéroports internationaux : Zurich-Kloten, Genève-Cointrin, Bâle-Mulhouse.

E) Influence Internationale

La centralité métropolitaine n'est pas que géographique, elle est aussi de substances économiques, politiques, administratives et cela à une échelle mondiale. La métropole se caractérise donc à travers son influence sur le reste du territoire et de ses échanges internationaux.

Les échanges internationaux sur le continent européen forment ce que l'on appelle communément la « Blue Banane », appellation en référence à la forme reconnaissable sur la carte d'un groupement d'agglomérations qui s'étend de Londres à Milan. La Suisse est située en son centre sur l'Europe Rhénane, la région la plus puissante d'Europe. Cette ensemble forme une mégalopole, c'est-à-dire une agglomération d'agglomérations. Elle contient 70 millions d'individus

4 Géographie de la Suisse, p.35

5 Ibidem, p.95

6 Histoire de la suisse, certitude et incertitude du temps présent, p.134

7 Ibidem, p.134-135

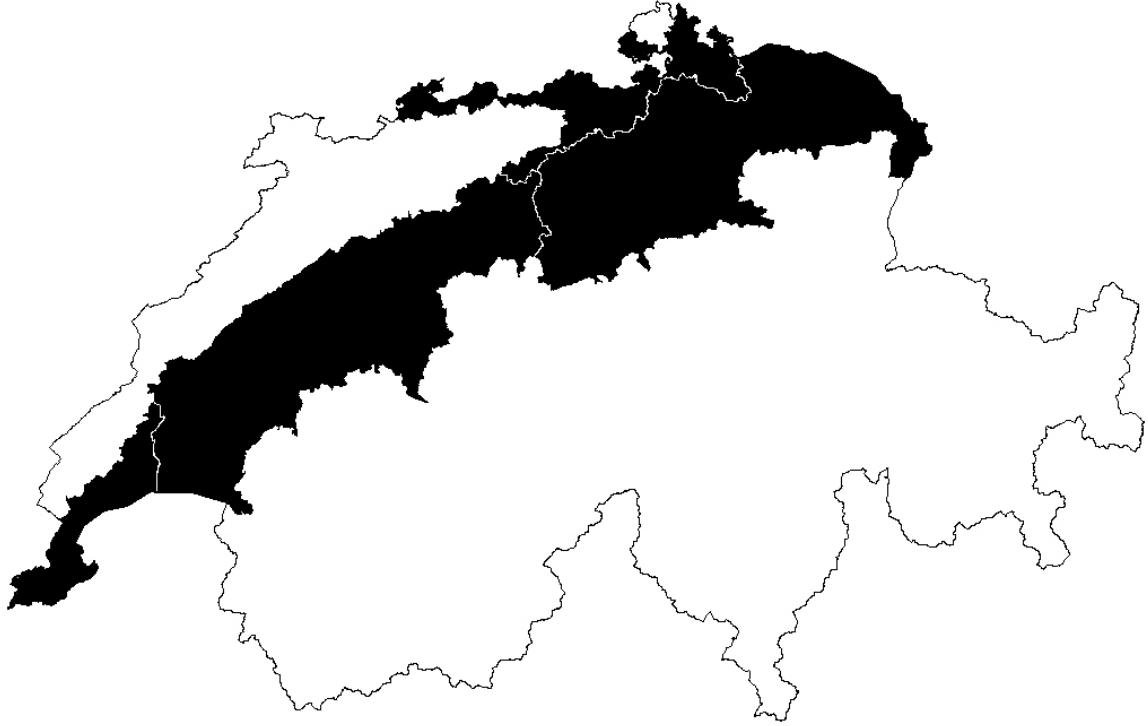
sur 1'500-1'700 km de long.

Si nous examinons, par exemple, le bassin lémanique, qui regroupe trois agglomérations (Genève, Lausanne et Vevey-Montreux), nous pouvons y voir l'image d'une centralité mondiale dans le fait qu'elles accueillent toutes des entreprises ou des centres décisionnels aux influences mondiales. L'ONU, l'OMS, l'OIT, le comité olympique comme centre décisionnel et Nestlé, Japan tabaco pour les entreprises, pour ne citer que celle-là.

Dans une économie de service, très orienté vers l'extérieur, comme c'est le cas de la Suisse, le rôle des aéroports, véritables portes ouvertes sur le monde, est primordial. La Suisse doit une bonne partie de son attractivité internationale à ses grands aéroports et à la qualité de sa desserte aérienne.⁸

Au niveau économique, la Suisse effectue également ses échanges, import et export, non pas par la mer où elle n'a pas d'accès direct, mais par le port fluvial de Bâle.

8 Géographie de la Suisse, p.99



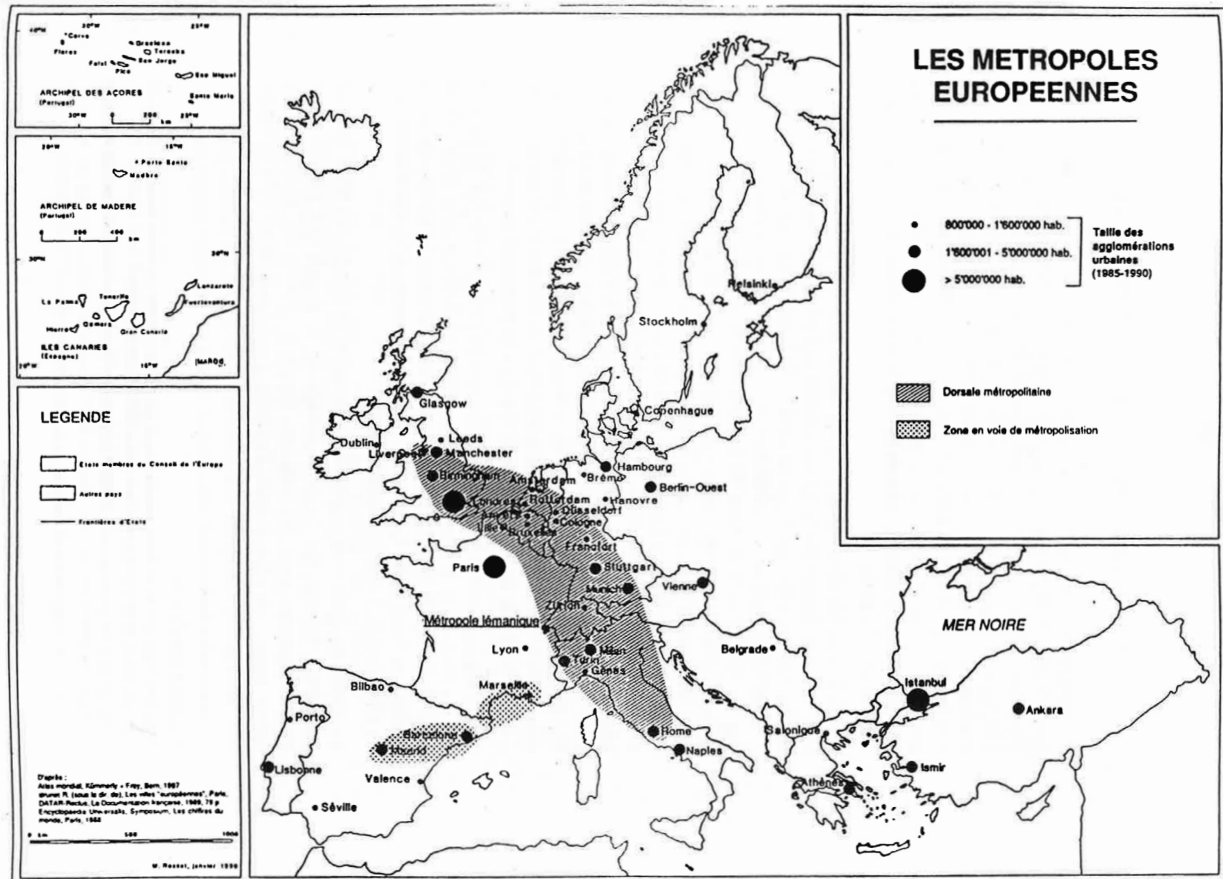
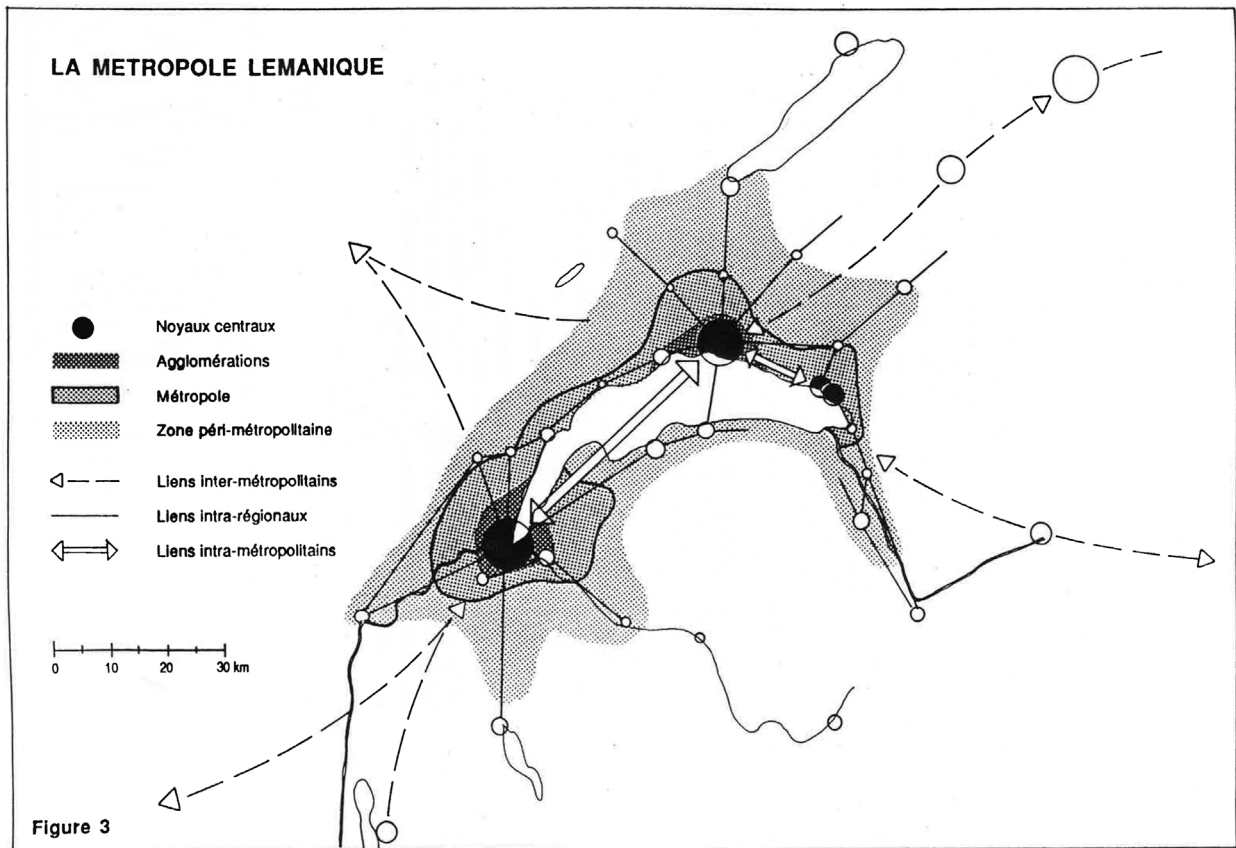


Figure 4 in Bassand M., Culture et régions d'Europe, Lausanne, P.P.U.R., 1990



Conception cartographique: Martin Schuler



BASSIN LEMANIQUE



TOPOGRAPHIE - LIMITE

« Mais ne faudrait-il pas plutôt incriminer la volonté de rachat de la pensée aménagiste qui, durant deux siècle, aura préconisé la dispersion ? Au XVIIIe siècle, reconnaissant certes que la ville ancestrale avait été le creuset d'une pensée philosophique et scientifique incomparable, elle postula que l'heure était venue d'en propager les systèmes actifs à l'ensemble des territoires. »

Daniel Le Couédic, Lionel Prigent

2 La ville et le territoire

A) la ville industrielle

Le processus d'industrialisation a été le moteur du développement urbain et des changements sociaux. Depuis un siècle et demi, comme nous allons le voir, ce processus va profondément modifier notre rapport au territoire ainsi que nos modes de vie. Basé sur un système technique et rationnel, ce développement affectera profondément les systèmes sociaux, politiques et économiques. Ceux-ci ont eu à leur tour, un impact sur l'urbanisation.

Depuis le milieu du XIXe siècle, les premières industries vont s'installer soit dans les cités construites durant le moyen-âge soit sur un site nouveau. Elles recherchent la proximité des ressources premières, et pour fonctionner, des ouvriers. Les villes anciennes sont alors les mieux adaptées pour les accueillir, peuplées de main d'œuvre. Ce processus fait émerger la ville industrielle ainsi que des nouveaux bâtiments comme les usines. Elles sont construites un peu partout dans le tissu urbain de la cité et le long des voies ferrées, qui leur permettent un échange des ressources à travers le territoire avec les autres villes.

Suite à la privatisation, les petits paysans privés de leurs terres, qui couplé à une agriculture qui nécessite moins de main d'œuvre, s'orientent vers la ville afin de trouver de l'embauche, emplois fournis par l'industrie et les nouvelles entreprises installées dans les villes et les faubourgs. L'industrialisation va provoquer un exode rural.

Très souvent, la démographie et l'agrandissement des villes font tomber les anciennes murailles des cités, libérant ainsi les pourtours de la ville. À ces endroits sont construits de nouveaux quartiers, soit populaires, soit bourgeois, les banlieues se dessinent. La ville commence alors gentiment à ressembler à ce que l'on connaît aujourd'hui. Cet étalement urbain

emporte avec lui un nouveau modèle social et une urbanisation « moderne ».

La révolution industrielle est soutenue quant à elle, par un nouveau dynamisme bourgeois, orienté sur le capital et les innovations. Les bourgeois sont les chefs d'entreprises et les investisseurs. Ils vont contribuer au développement de la ville ainsi qu'au financement économique des innovations. Nous voyons donc l'apparition d'une nouvelle classe, supplantant l'ancienne aristocratie, qui participe activement au développement territorial, scientifique et technique. Cela apporte les changements politiques et sociales qui en découlent.

Quand débute l'industrialisation, quand naît le capitalisme concurrentiel avec la bourgeoisie spécifiquement industrielle, la ville a déjà une puissante réalité.¹

De nombreuses innovations ont marqué la révolution industrielle. Celles-ci sont de types techniques et mécaniques. La mécanisation généralisée bouleverse les méthodes de production, augmentant la productivité et accélérant les rythmes de travail. Les machines deviennent plus opérantes, la production en est donc meilleure.

Les innovations marquent une réelle rupture avec l'ancien système, certaines plus que d'autres.

La révolution industrielle a été permise grâce à la révolution agricole. C'est dans ce secteur que les techniques s'investissent en premier et vont permettre une augmentation des rendements et favoriser une poussée démographique. Le secteur devient également un lieu d'investissement où s'ouvre un dynamisme économique. L'agriculture, du fait de l'augmentation de ses produits bruts et des rendements de ses terres, à besoin de moins de main d'œuvre. C'est pourquoi, une partie des

¹ Le droit à la ville, Henri Lefebvre, p.2

paysans se verront dans l'obligation de se tourner vers les industries installées en ville, passant de paysan à ouvrier. Ce secteur connu encore deux révolutions industrielles jusqu'à nos jours. Une première en lien avec la chimie et une seconde avec la génétique.

Les voies ferrées apparues au XIXe siècle sont une des innovations les plus frappantes qui va agir comme un moteur dans la dynamique du développement territoriale et économique. Comme premier transport rapide, son développement va modifier notre rapport au territoire. La machine à vapeur rend plus facile les déplacements d'une ville à l'autre. Les ressources nécessaires au développement peuvent ainsi être déplacées en quantité et plus loin que précédemment. Les produits de base, denrées alimentaires, charbon, bois et autres vont être acheminés de leur lieu d'extraction à leur lieu de transformation et connaître un processus de valorisation, de produit brut à fini.

L'électricité découverte au XVIIIe siècle se propage au XIXe siècle lorsque l'industrialisation arrive à produire de l'électricité en masse assez importante ainsi qu'à la conserver. Apparaissent les moteurs électriques, le télégraphe et le téléphone, l'éclairage électrique. Ce dernier investit en premier lieu les industries, les rues, les chemins de fer avant d'entrer dans les foyers.

Les progrès techniques sont aussi de genre organisationnel. Les usines visant une productivité maximale inventent le travail à la chaîne. L'une des premières entreprises qui usa de cette méthode est Ford. D'où l'appellation « Fordisme ». Cette nouvelle structure a permis une démocratisation des voitures en série. Cette méthode est alors déjà critiquée, ce que nous rappelle le film satirique « Les temps modernes » avec Charlie Chaplin, film critique qui met en

relief les chaînes de montage et les demandes d'efficacité imposées à cette époque.

A l'époque, la voiture reste un vrai symbole de liberté et de pouvoir. Elle apporte une réelle révolution spatiale qui permet à tous de se déplacer d'une ville à l'autre. Ces infrastructures seront un défi dans l'aménagement urbain. Le Corbusier fera l'apologie des techniques et principalement des voitures, des bateaux et des avions.

Le fruit d'une civilisation mûrit au terme d'aboutissement de tous les moyens techniques ; les moyens techniques sont la lente addition d'un effort constructeur de la raison ; de zéro on a monté jusqu'à X, en passant avec échec et succès par 1, 2, 3 et 4 etc. : c'est le capital même d'une société, accumulé et qui prétend à rayonner, à se classer au palmarès des époque de la terre. C'est alors ce sentiment des choses raciné dans de profonde bases acquise et qu'on a désigné sous le nom de culture.²

B) la ville moderne (et les voies de communication)

La technique ainsi que les machines sont comme des prothèses d'organes ou de systèmes physiologiques humains soit des extensions de nos capacités. Sommes toute, l'apparition de nos villes sont concomitantes à l'innovation commencée à la révolution industrielle. L'ensemble de ces technologies sans cesse en progression marque profondément l'urbanisme. D'une part, celles-ci ont permises de connecter les villes du territoire et de l'autre, nous avons construit de plus en plus haut et de plus en plus loin. Sous cette dynamique, l'urbanisation s'est accélérée et sans nous en rendre compte, est devenue une réalité nouvelle, les villes se sont transformées en agglomérations qui dépassent pour certaines le million d'habitants. Cette mutation a eu lieu sur tous les continents à des échelles différentes. Elle s'observe avec de grandes variations de formes

2 l'urbanisme, Le Corbusier, p.30

et engendre de nouveaux défis.

C'est à cette époque, en Suisse, et plus exactement à la Sarraz en 1928, que le Congrès International d'Architecture Moderne (CIAM) est fondé. Le Corbusier est le principal protagoniste du CIAM. Cette démarche d'un regroupement d'architectes montre l'importance qu'il y avait à définir les objectifs ainsi que les limites de l'architecture et de l'urbanisme. Ils fondent leur programme urbain sur quatre points : habiter, travailler, se recréer, circuler. Notions qui seront sous la tutelle du rationalisme et du technicisme. Ce nouveau modèle est censé supplanter la cité du moyen-âge, alors considéré comme non hygiénique et archaïque. On prône le « tabula rasa ».

Ayant à préciser pour les rassembler en un faisceau fort, les moyens que l'époque met entre nos mains, - l'outillage avec lequel nous allons tenter d'échafauder une œuvre, - nous connaissons donc le sentiment qui, débordant nos travaux minutieux, précis et quotidiens, les conduit vers une forme idéal, vers un style (un style est un état de penser), vers une culture, - innombrables efforts d'une société qui se sent prête à fixer une attitude nouvelle, après l'une des plus fécondes périodes de préparation que l'humanité ait connues.³

Pour pallier aux villes denses et infâmes, les architectes imaginent un environnement entre ville et nature. La solution sera trouvée dans les nouvelles infrastructures que sont les routes et les autoroutes. Elles permettent de lier les divers lieux du territoire. On prêche ainsi une urbanisation plus étendue et moins centralisée, un moyen d'associer vie urbaine et vie rurale. Il est ainsi devenu plus aisé de profiter des joies de la campagne tout en allant travailler en ville ou dans une autre commune, comme exemple Broadacre City de Frank Lloyd Wright. Le mouvement moderne va favoriser l'émergence des voies de

communication.

Au tissu urbain industriel existant vient alors s'ajouter un maillage de réseaux et de voiries. Ils assurent ainsi la connexion des divers espaces géographiques et leur confère une fonction créatrice d'urbanisation, installant l'activité humaine à travers l'espace. Ce sont elles qui vont relier les villes aux villages, les habitants à leurs emplois et les périphéries au centre-ville.

Avec ces nouvelles voies de communication, nous observons une rapide diffusion de l'espace construit sur le territoire qui se prolonge principalement le long des axes de circulation routière et ferrée. La ville passe alors d'un modèle concentrique, qui mettait la ville au centre à un système polycentrique. Il n'y a plus de centre mais un système de centralité, c'est-à-dire un territoire colonisé par plusieurs villes qui ont toutes leurs propres centres d'activité. C'est en ce sens que les différents lieux forment un système en soi.

Aujourd'hui, ces nouvelles formes de villes sont connectées par un réseau d'échange, de transport routier, naval, ferroviaire et des télécommunications complexes favorisant une interaction entre les centres et les périphéries. Les routes, autoroutes ainsi que les voies ferrées garantissent une parfaite connexion avec toutes les villes du territoire. Celles-ci sont devenues plus rapides et plus sûres ; pour une distance plus longue, il faut moins de temps. Nous ne sommes alors plus figés à vivre et à travailler au même endroit. En dernier lieu, l'aéroport et ses très lourds équipements est venu relier les métropoles du monde. Les réseaux de communication ont changé notre rapport à l'espace. L'usage que nous en faisons est devenu plus élastique.

Ces observations très concrètes décrivent le cadre spatial d'une insularisation croissante de la vie quotidienne. Reflet fidèle d'une société marquée par la spécialisation et la division du travail, la vie quotidienne s'organise aujourd'hui

3 l'urbanisme, Le Corbusier, p.33

autour des fonctions spécialisées de ces « îles » spatiales et temporelles, raccordées les unes aux autres par des voies de communication généralement dépourvues de qualités propres.⁴

S'ajoute à cela, l'apparition des réseaux de télécommunication qui permettent les échanges et les accès à l'information. Ils ont rapidement augmenté et progressé ces dernières années. Une grande partie de la population en ville a la possibilité d'écouter la radio, de regarder la télévision ou de surfer sur internet. La majorité des ménages est relié au web. Nous n'avons alors plus besoin de nous déplacer pour atteindre l'information, celle-ci vient à nous. Les télécommunications se développent également à l'extérieur de la ville. Les urbains et les ruraux bénéficient du même service. Nous pouvons dès lors nous installer en périphérie tout en étant au courant de l'actualité. Ainsi, les différents modes de vie se sont considérablement équilibrés. En 1968, Melvin Webber, professeur d'urbanisme à Berkeley et spécialiste des transports disait ceci :

Reflétant l'extraordinaire développement des sciences et technologies, le travail est en train de passer de la production de biens à celle de services ; l'amélioration des moyens de transport et de communication est en train de dissoudre les limites que la distance oppose aux relations sociales ; et les Américains sont en train de former des communautés dont les membres sont spatialement dispersés. Une nouvelle forme de société urbaines est en train d'émerger : celle-ci est assez indépendantes de la ville.⁵

Les villes modernes ne se contentent pas de déborder de leurs communes, elles sont également en train de se rejoindre formant des entités de plusieurs kilomètres de long qui se répandent largement sur leurs environs. Ces nouvelles entités polycentriques se forment par ce

que Patrick Geddes appelle la « conurbation ». Ce phénomène apparaît lorsque deux villes finissent par se toucher avec la force et leur étalement urbain. C'est-à-dire quand s'entremêle deux périphéries de ville et forment un ensemble non divisible ; en tout cas de manière morphologique car ne sachant plus où se situe la limite de l'une et de l'autre. La conurbation est un phénomène, le produit est « l'agglomération ». Les « villes » sont alors en train de se dissoudre de leurs morphologies originelles, et se diffusent à travers le territoire, dépassant les limites établies entre les communes.

Insistons sur le fait : la société industrielle détermine son organisation territoriale en termes de réseaux de villes et la société informationnelle en termes d'agglomérations et de métropoles.⁶

Nous sommes donc face à un phénomène nouveau, une « urbanisation » complète de la société au niveau morphologique mais également au niveau des relations sociales très différentes de celles passées. Ce processus transcende tous les aspects de la société contemporaine et, notamment, le champ des représentations.

Jack Ottaviano est un peintre profondément marqué par la Seconde-Guerre Mondiale ainsi que par les constructions qui lui ont succédé. Une huile sur toile faite en 1958, montre très bien les excès des aménagements à venir qui se produisirent. Sur cette peinture, le paysage de couleurs fades est coupé par des grues alignées. Les traits dynamiques des coups de pinceau apporte de l'énergie à la peinture. Ils donnent l'impression que les grues sont en fonction et s'affèrent à l'édification d'un complexe gigantesque.

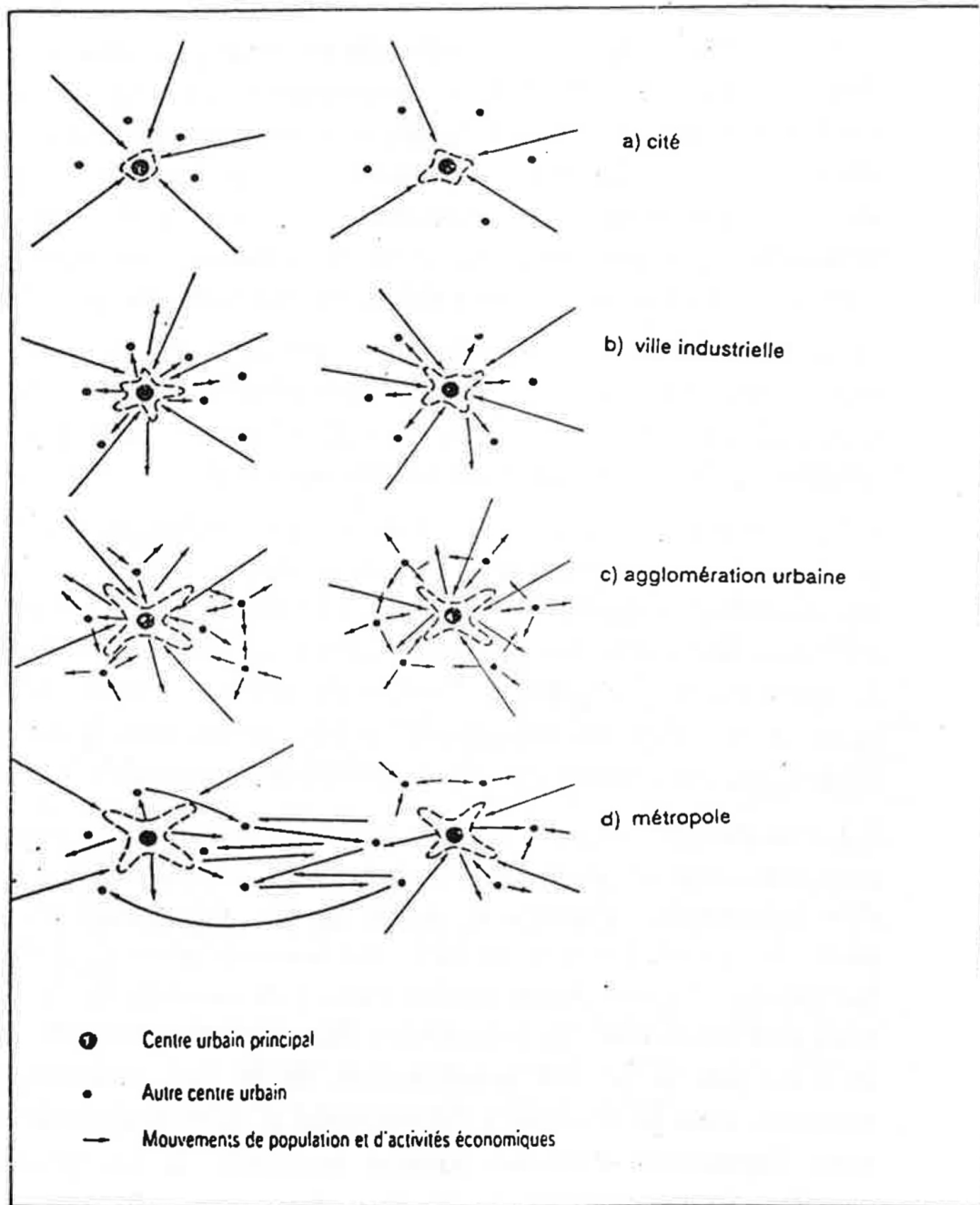
4 Zwischenstadt, Thomas Sieverts, p.99

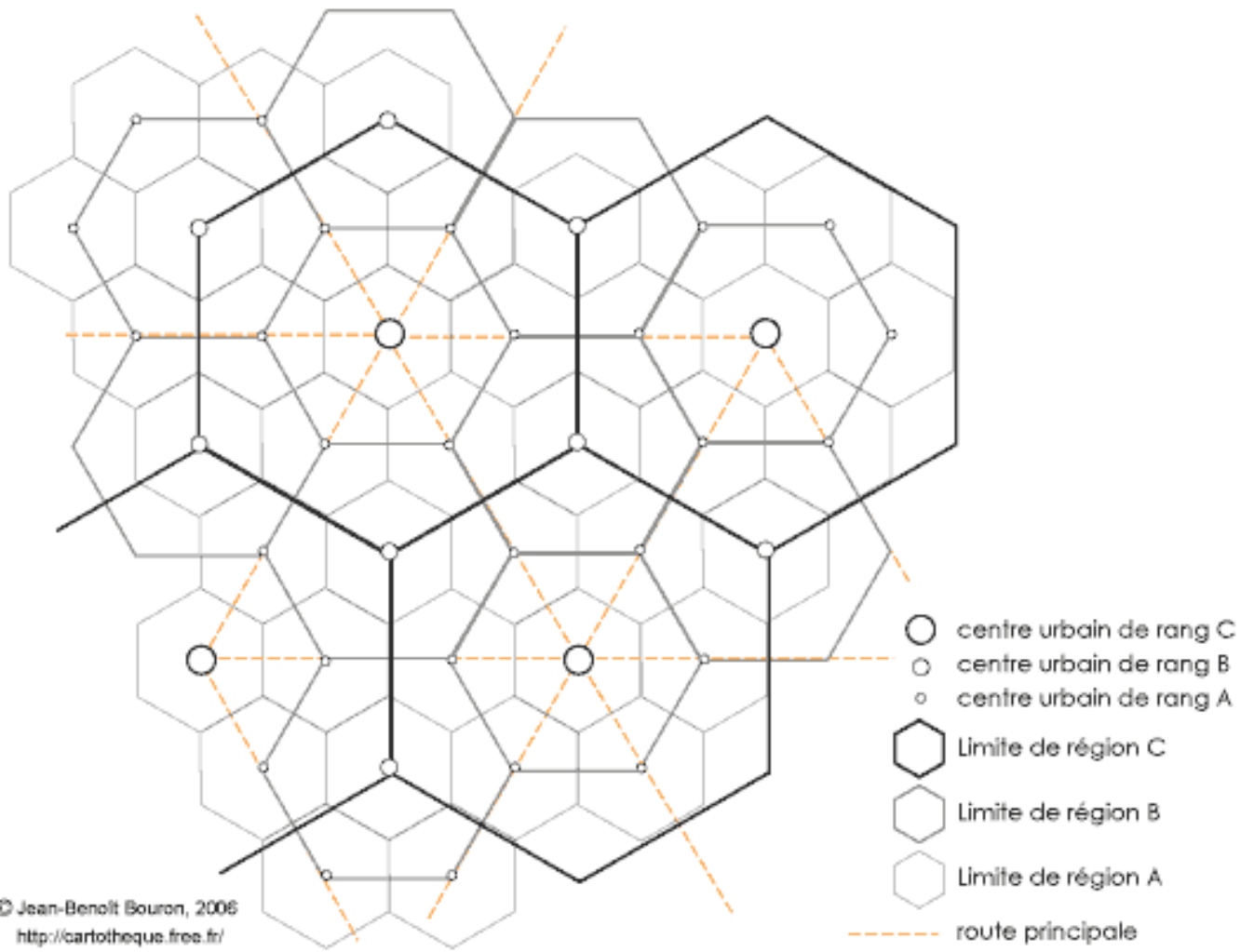
5 (Melvin Webber, « The post-City Age ». Daedalus, 1968, dans Richard T. LeGates, Frederic Stout, The City Reader, Toutledge [2^e édition], 2000, p.536.) La ville prise aux mots

6 La métropolisation de la Suisse, p.25



jack ottaviano - *Les grues* (1958)





D) L'urbain

Peut-être devrions-nous ici introduire une distinction entre la ville, réalité présente, immédiate, donnée pratico-sensible, architecturale – et d'autre part l'urbain, réalité sociale composée de rapports à concevoir, à construire ou reconstruire par la pensée.⁷

Henri Lefebvre évoque « l'urbain » comme une condition contemporaine qui serait de l'ordre de la « pensée ». Pensée portée par un tissu urbain qui prend la forme d'un oecosystème autour d'une ou de plusieurs villes, anciennes ou récentes. Ceci nous rappelle les conditions de l'agglomération. Cet oecosystème n'est pas que morphologique, il est aussi le support de notre façon de vivre qu'il appelle « la société urbaine », c'est-à-dire les rapports de la vie sociale et culturelle. Ce mode de vie compris dans l'urbain est assimilé par les citoyens qui occupent l'espace.

Pas de contenu sans forme. Pas de forme sans contenu.⁸

Par exemple, les noyaux urbains, considérés comme des lieux historiques sont aujourd'hui occupés par des centres commerciaux. Ces lieux restent morphologiquement les mêmes mais viennent à changer de fonction.

Pour le comprendre, nous allons nous appuyer sur les travaux de Christaller, célèbre géographe allemand dans le milieu académique. Ce qu'il décrit est une géographie « spatiale » plutôt que « territoriale ». C'est-à-dire basée sur l'économie de marché et plus spécifiquement sur les besoins de fonctions et de services. Au contraire d'une étude qui se baserait sur la morphologie du territoire ou du rendement des sols. Christaller, à l'aide d'un ensemble restreint de règles et en suivant leurs conséquences, illustre et décrit l'avènement d'une organisation spatiale complexe. Il en résulte, que la distance

entre les services et leurs tailles sont les moteurs de la répartition des villes sur le territoire. L'organisation spatiale est une invention humaine qui trouve sa forme actuelle dans l'éparpillement de ses fonctions.

La répartition des fonctions sur le territoire se voit particulièrement dans la muséification des centres-villes. Ces lieux alors historiques portaient une valeur symbolique, ils étaient les lieux publics où s'effectuaient les échanges dans les étalages des marchands et où la connaissance était partagée comme savoir. L'espace public, comme espace privilégié de l'apprentissage de l'altérité est comme la mise en scène de la société civile dans sa diversité sociale et culturelle et comme support matériel de la construction d'une identité collective. Les centres ont changé de fonction. Ainsi, les centres-villes survivent au tissu urbain contrairement à la société urbaine grâce à un double rôle : Lieu de consommation et consommation de lieu.

Aujourd'hui, les centres ont été vidés de leurs substances. Les fonctions qu'ils portaient en son sein ont été remplacées. Les activités artisanales de la ville ancienne ont été substituées par bon nombre de commerces et de restaurants. Ils sont devenus des lieux touristiques et de consommation. Ils apparaissent comme une contradiction entre forme et fonction.

On visite donc des ensembles dénaturés, réduits à leurs apparences, à leur coquille.⁹

On entrevoit « la crise de la ville ». Les centralités décisionnelles ne sont plus au centre.

L'apparition des diverses terminologies ce dernier siècle, prouve bien les difficultés que les urbanistes, géographes et historiens ont à définir la ville contemporaine. Corboz en fournit une liste non exhaustive.

Ce défaut du vocabulaire usuel a conduit

7 Le droit à la ville, Henri Lefebvre, p.47

8 Ibidem, p.83

9 La Suisse comme hyperville, André Corboz, 1997

certaines chercheurs et observateurs à proposer une terminologie nouvelle. [...] conurbation, mégapole, galaxie urbaine. Françoise Choay a proposé le post-urbain, Bernardo Secchi la città diffusa, Alain Léveillé la ville extensive, François Ascher métapolis, Sébastien Marot suburbanisme, Pier Giorgio Gerosa corapole, Thomas Sieverts Zwischenstadt, François Walter la décentralisation concentrée. Enfin, tandis que Max Frisch opposait naguère villages urbains et cité rurale, Françoise Choay, déjà citée, s'en tient aujourd'hui à l'urbain tout court.¹⁰

Corboz propose alors la ville comme « Hyperville », en analogie avec l'hypertexte. Analogie qui, ici, nous permet de saisir au mieux ce nouvel environnement qu'est l'urbain et de ces nouvelles entités que sont les agglomérations.

On peut définir un texte comme un ensemble de paragraphes successifs, généralement imprimé sur papier, et qui se lit habituellement depuis le début jusqu'à la fin. Un hypertexte, lui, est un ensemble de données textuelles numérisées sur un support électronique et qui peuvent se lire dans des ordres très divers. Un texte - c'est le point important - est une structure linéaire, en principe hiérarchisée, perceptible par les sens en tant que tout - un article, un livre se prennent en main. Un hypertexte, au contraire, n'est pas comme tel saisissable par les sens; il ne possède pas de structure univoque et impérative; il se parcourt presque ad libitum; à la limite, il n'a pas d'auteur ou pas qu'un seul auteur.¹¹

L'hyperville est quelque chose qui n'est pas perceptible par le sens commun. C'est-à-dire que celui-ci n'est plus réduit à une forme mais à quelque chose d'autre qui n'est pas tangible.

[...] il va falloir apprendre à penser en termes de réseaux, et non plus en termes de surfaces, ce qui est, je le concède volontiers, plus facile à dire qu'à faire, notamment parce que

les réseaux n'abolissent pas les surfaces !¹²

L'urbain se déployant à travers le territoire rend difficilement perceptible les frontières de la ville. Dans un récit paru en 1972, Italo Calvino conte cette difficulté à repérer les limites à travers une discussion imaginée entre Marco Polo et Kubilaï Khan.

10 La Suisse comme hyperville, André Corboz, 1997

11 Ibidem

12 La Suisse comme hyperville, André Corboz, 1997

Je devrais pour te décrire Penthésilée, commencer par te décrire l'entrée de la ville. Sans doute, en imagination, crois-tu se dresser sur la plaine poussiéreuse une enceinte de murailles, t'approches-tu pas à pas de la porte, surveillée par les employés de l'octroi qui déjà regardent méchamment tes paquets. Tant que tu n'es pas arrivé jusque-là, tu restes au –dehors ; tu passes sous une archivolte, et tu te retrouves dans la ville ; elle t'entoure de toute son épaisseur compacte ; taillé dans la pierre, il y a un dessin qui se révélera à toi si tu en suis le tracé anguleux.

Si C'est ce que tu crois, tu te trompes : à Penthésilée, il en va autrement. Il y a des heures que tu avances et tu ne sais pas bien si tu es déjà au milieu de la ville ou si tu es encore au-dehors. Comme un lac aux rives basses qui se perd dans des marais, Penthésilée se répand sur des milles aux alentours, en un brouillon urbain délayé dans la plaines. [...]

Les gens qu'on rencontre, si tu leur demandes :

- « pour Penthésilée ? » font un geste circulaire dont tu ne sais pas s'il veut dire : « ici », ou bien : « Plus loin », ou : « Tout autour », ou encore : « De l'autre côté ».

- La ville, demandes-tu en insistant.

- Nous venons ici tous les matins pour travailler, répondent les uns. Et les autres :

- Nous revenons ici pour dormir.

- Elle doit être, disent-ils, par là. [...]

Si cachée dans quelques pli ou poche de ce cercle ébréché, existe une Penthésilée reconnaissable et dont celui qui y a été peut se souvenir, ou bien si Penthésilée n'est que la périphérie d'elle-même et possède partout son centre, c'est ce que tu as renoncé à comprendre. La question qui maintenant commence à te ronger l'esprit est plus angoissante : « hors de Penthésilée, existe-t-il un dehors ? »□

Si nous avons tant de difficulté à comprendre les limites de la ville, c'est que la culture s'est disséminée à travers le territoire. Le fait est que nous sommes en passe de surmonter les notions contradictoires de ville et campagne pour la remplacer par la notion de « l'urbain ».

Considérée sous l'angle anthropologique, l'opposition ville-campagne cesse, parce que la ville l'a emporté.¹³

E) La ville et la nature

Il n'y a plus de nature à proprement dit. L'opposition ville-campagne ou ville-nature est devenue obsolète et nous parlons plus facilement d'espace urbain. Car l'espace a été dominé par les activités humaines. Ce que l'on considère alors comme étant la nature est une nature exploitée par l'activité humaine. Un espace sans cesse remodelé, qui garde cependant certains traits de la nature d'origine, disons organiques. Nous pouvons dire que du moment que l'individu s'arrête sur le territoire, celui-ci le modifie que ce soit partiellement ou lourdement et établit une relation qui relève de l'aménagement.

L'homme sape et hache dans la nature. Il s'oppose à elle, la combat, s'y installe. Travail puéril et magnifique !¹⁴

N'ayant plus de nature « vierge », nous distinguons tout de même deux types de nature. Il y a la nature productrice et la nature urbaine. La première est principalement constituée de la terre, puis l'eau, l'air, les sources naturelles d'énergie, les glaciers, les forêts, les rivières, les lacs, les mers, etc. Et il y a la seconde qui après un modelage dû aux activités humaines change d'appellation ; les champs agricoles, les prés, les pâturages, les vergers, les vignobles, les

rizières, les lacs et les étangs de pisciculture, les puits d'extraction de sources énergétiques et les carrières.

Ces nouvelles dénominations reflètent bien la domestication et la fertilisation que l'homme a appliqué sur la nature. De l'application de techniques sur les champs agricoles en vue d'une meilleure performativité en passant par des endigages ou des tranchées qui servent comme déviation aux rivières espace d'irrigation ; des enclosures de parcelles soulignées par des rangées d'arbres et de haies. A vol d'oiseau, nous pouvons reconnaître très facilement ces parcelles à travers toutes ces interventions.

La ville et l'urbain sont devenus un environnement où s'entremêle la nature et la ville. Il y a alors une tension qui se crée. Thomas Sieverts parle d'interpénétration et de « zwischenstädt », traduit par l'Entre-ville. Celle-ci est caractérisée, entre autre, par une mutation, transformation ou hybridation entre nature, villes et voies de communication.

Il convient de noter que toutes les Zwischenstädt font apparaître des formes remarquables d'interpénétration des espaces bâtis et non bâtis. (...) Comme si la Zwischenstädt tentait de réconcilier les rapports contradictoires que les sociétés humaines entretiennent avec la ville aussi bien qu'avec la nature. Il s'agit bien, autrement dit, d'une nostalgie qui se nourrit à la fois du romantisme pastoral et du confort urbain. Ce paradoxe fondamental ne pouvait trouver de solution que dans l'association de la centralité urbaine avec la proximité de la nature. Elle a été recherchée autant par les premiers socialistes, Owen et Fourier, que par les réformateurs Cerda et Howard, ou encore par les architectes visionnaires comme Frank Lloyd Wright, Le Corbusier et Hilberseimer.¹⁵

La ville ne peut plus être comparée

¹³ Le territoire comme palimpseste et autres essais, André Corboz, p.211

¹⁴ l'urbanisme, Le Corbusier, p.23

¹⁵ Zwischenstadt, Thomas Sieverts, p.21

à un phénomène connu. C'est pourquoi, dans l'historique des recherches touchant les établissements humains, nous avons commencé à nous intéresser à l'histoire des villes et de leurs formations. De la même manière, cela nous a amené à identifier les traces anciennes et nouvelles d'un territoire. Cette recherche implique une dimension temporelle d'appropriation et de construction sur le territoire.

Ce qui en découle, c'est une critique de l'interventionnisme moderne sur le territoire, qui s'explique, entre autres par les problèmes contemporains écologiques et sociaux. Le constat est que le territoire est surchargé de traces, qu'il a fait l'objet d'un remplissage des espaces de manière indifférenciée et sans aucun rapport au lieu. Nous parlons alors de déterritorialisation, c'est-à-dire un projet qui n'a plus de rapport avec son environnement. On peut résumer de la manière suivante : C'est un projet qui est sur le territoire et non un projet de territoire. Il y a une négation du lieu au profit d'une appropriation par les activités humaines.

La politique interventionniste lourde crée un territoire à étages, non seulement par la superposition matérielle des réseaux, mais en raison des systèmes différenciés de relations qu'elle institue.¹⁶

Les superpositions entre construction et démolition poussent Corboz à une nouvelle définition du territoire. Le territoire comme un « palimpseste ». Le palimpseste est un parchemin sur lequel on a écrit et qui vient être gratté afin de le récupérer. Cette description faite, l'analogie de Corboz prend tout sa valeur. Le parchemin est le territoire. Les multiples écritures sont les actes de l'homme sur celui-ci.

Les habitants d'un territoire ne cessent de

raturer et de récrire le vieux grimoire des sols¹⁷

De plus, cette analogie porte en elle une notion temporelle qui met en garde les imprudences de l'homme vis-à-vis de son territoire.

Le territoire, tout surchargé qu'il est de traces et de lecture passées en force, ressemble plutôt à un palimpseste. Pour mettre en place de nouveaux équipements, pour exploiter plus rationnellement certaines terres, il est souvent indispensable d'en modifier la substance de façon irréversible. Mais le territoire n'est pas un emballage perdu ni un produit de consommation qui se remplace. Chacun est unique, d'où la nécessité de « recycler », de gratter une fois encore (mais si possible avec le plus grand soin) le vieux texte que les hommes ont inscrit sur l'irremplaçable matériau des sols, afin d'en déposer un nouveau, qui réponde aux nécessités d'aujourd'hui avant d'être abrogé à son tour. Certaines régions, traitées trop brusquement et de façon impropre, présentent aussi des trous, comme un parchemin trop raturé : dans le langage du territoire, ces trous se nomment des déserts.

Dans la perspective que nous venons d'exposer, en effet, il est évident que le fondement de la planification ne peut être la ville, mais ce fonds territorial auquel celle-ci doit être subordonnée.¹⁸

Lorsque que nous avons réalisé que le territoire était un objet non permanent, une prise de conscience contemporaine poussée par des rapports alarmants sur les futures conditions climatiques, nous a amené sur le chemin de réflexions nouvelles. Nos attitudes vis-à-vis du territoire deviennent plus respectueuses. Nous sommes passés d'un interventionnisme qui prônait le tabula rasa à une attention, un souci du territoire que nous essayons de penser en terme long. Il en est même pour certain, une possibilité

16 Le territoire comme palimpseste et autres essais, André Corboz, p.226

17 Le territoire comme palimpseste et autres essais, André Corboz, p.213

18 Ibidem, p.228

de retour en arrière.

Depuis que nous avons surmonté l'erreur selon laquelle l'oubli, qui nous est familier, signifie une destruction de la trace mémorielle, donc un anéantissement, nous penchons vers l'hypothèse inverse, à savoir que dans la vie d'âme rien de ce qui fût une fois formé ne peut disparaître, que tout se trouve conservé d'une façon ou d'une autre et peut, dans des circonstances appropriées, par exemple par une régression allant suffisamment loin, être ramené au jour.¹⁹

Corboz parlant du paysage :

Ce n'est pas une sculpture, issue d'un acte d'organisation d'espaces et de volumes et livrées comme telle, mais une collection fortuite topographiques télescopés, aux distances abolies, où j'investis du sens parce que je lui reconnais la dignité d'un système formel et que je la traite, en somme, à l'égal d'une œuvre.²⁰

Paradoxalement, la valeur que nous donnons au paysage ne peut être que culturelle. C'est-à-dire qu'elle se rapporte essentiellement à l'idée de ce que l'homme se fait de celle-ci.

¹⁹ L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture, Lettre à Lou Andreas Salomé, citée par Jacques André dans sa préface, p.38

²⁰ Le territoire comme palimpseste et autres essais, André Corboz, p.224-225

3 Les éléments du territoire

Comme nous l'avons vu précédemment, le territoire est composé de la « ville » et de la « nature », forment en s'entremêlant un ensemble qu'est « l'urbain ». Dans ma recherche territoriale, je ne souhaite pas opposer nature et ville car dans un cas comme dans l'autre, soit la nature n'existe plus, soit la nature ne connaît plus de limites.

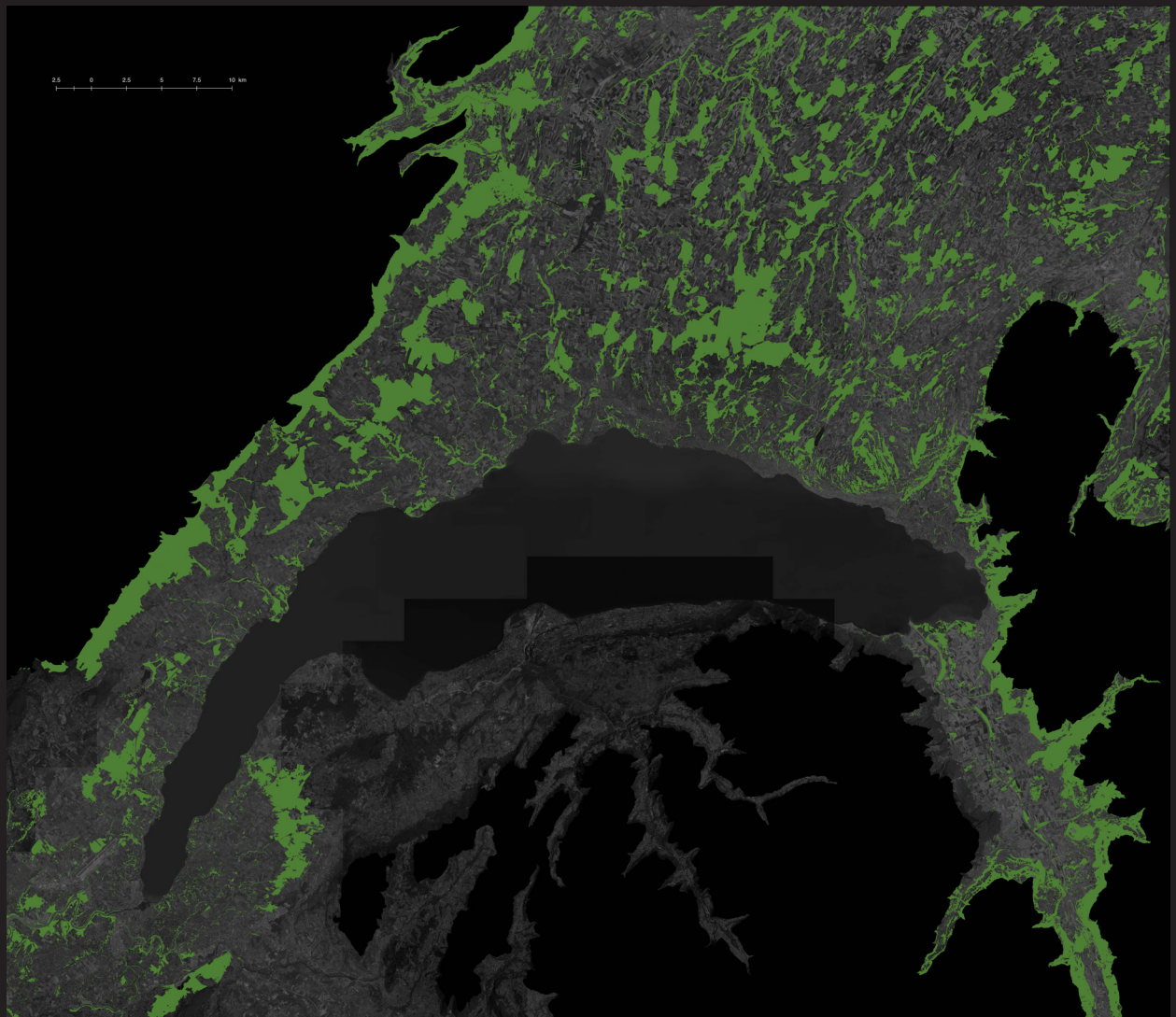
Dans cette optique, je parlerais d'éléments du territoire. C'est-à-dire, les objets qui, par leurs présences ont un effet sur l'aménagement des activités humaines. Ceux-ci se verront plus tard attribué des caractéristiques plus spécifiques. Cette liste d'éléments comme première analyse du territoire, est ici comme un premier catalogue qui nous permet une vue d'ensemble.

Le choix des structures repose principalement sur les recherches préalablement établies lors des chapitres précédents, et concerne qu'une partie du moyen-pays, se concentrant sur l'agglomération entre Genève et Lausanne.

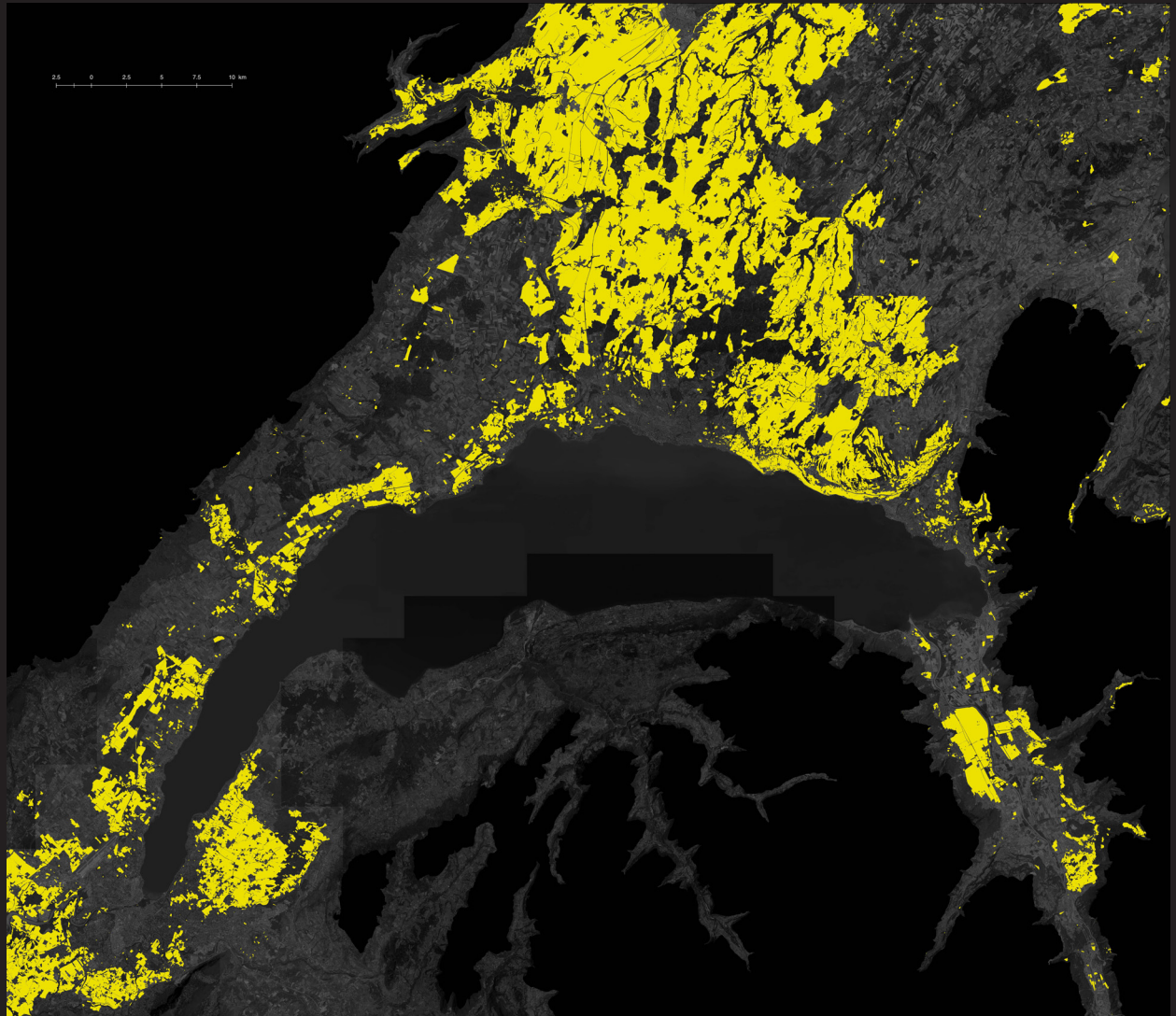
- Bâti ;
- Voie ferrée ;
- Routes et autoroutes ;
- Agraire ;
- Lac et rivière ;
- Forêt et Green Core ;
- Topographie.



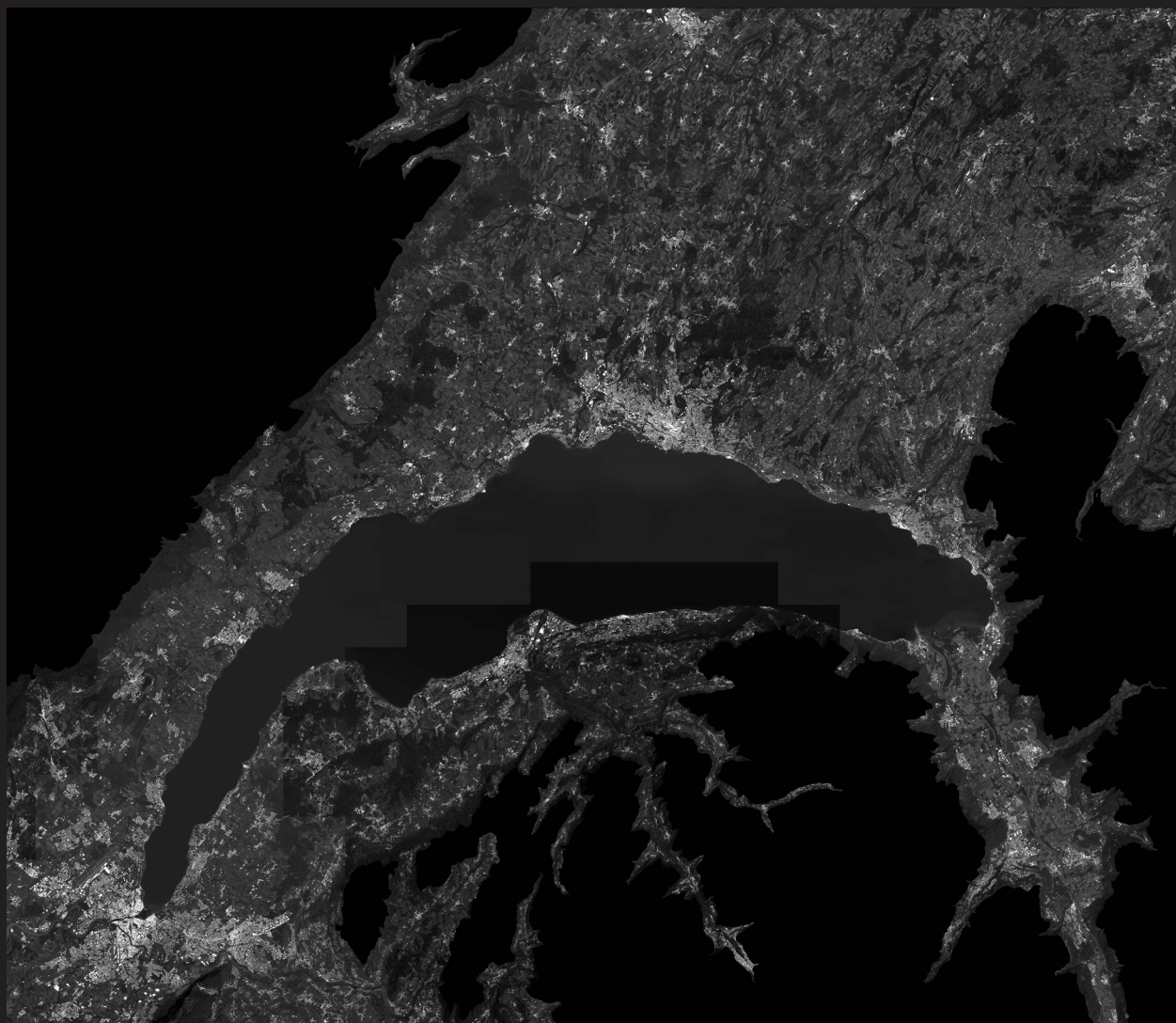
SOURCE D'EAU



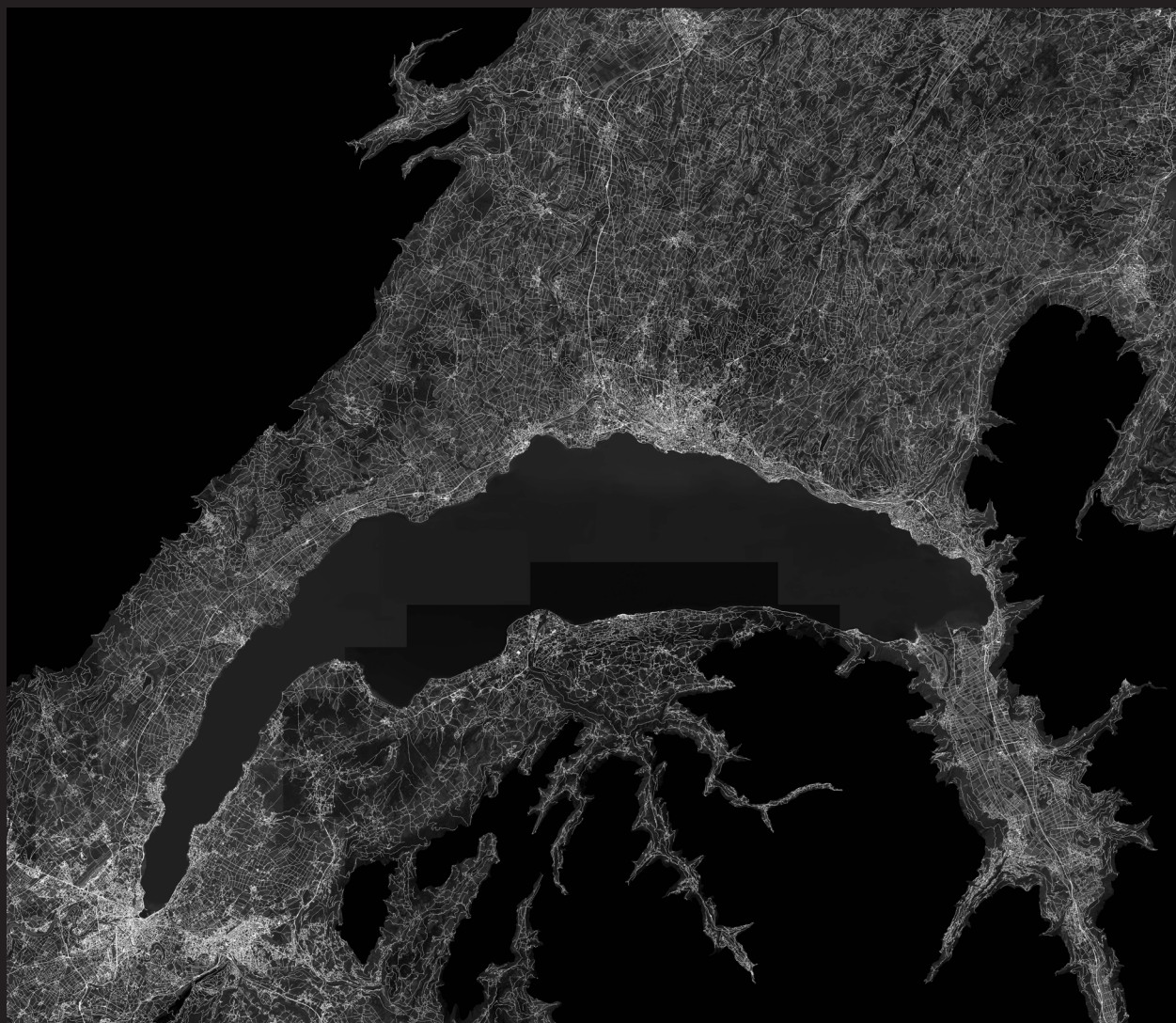
VEGETATION DENSE



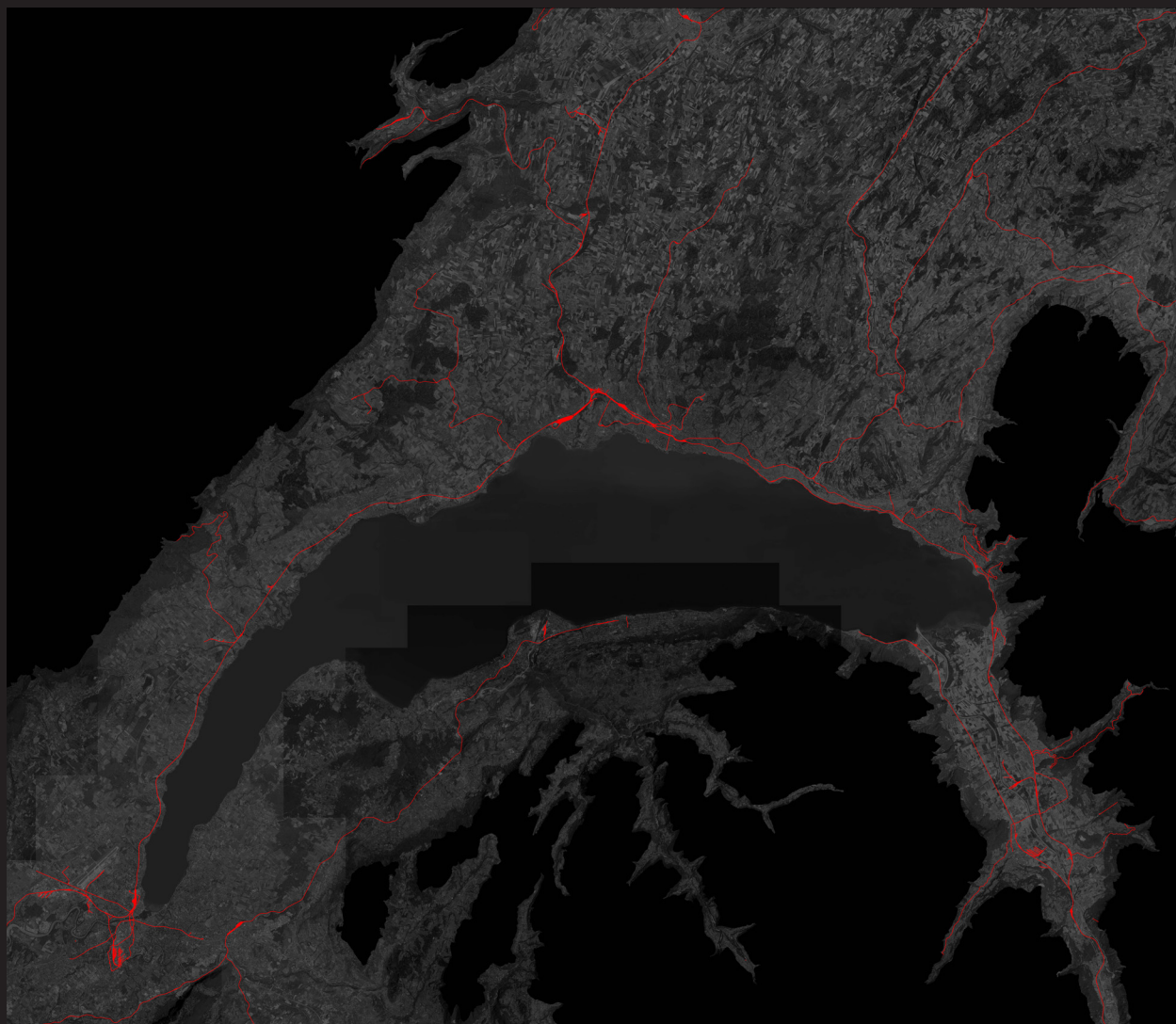
AGRAIRE



BATI



VOIRIE



VOIE FERREE



TOPOGRAPHIE

« On peut considérer notre langage comme une vieille cité : un labyrinthe de ruelles et de petites places, de vieilles et de nouvelles maisons, et de maisons agrandies à de nouvelles époques, et ceci environné d'une quantité de nouveaux faubourgs aux rues rectilignes bordées de maisons uniformes. »

« A partir de combien de maisons ou de rues une ville commence-t-elle à être une ville ? »

Ludwig Wittgenstein

4 Du modernisme au post-modernisme

Comment arriver de la forme du savoir au nihilisme, répondant à une des idéologies du post-modernisme.

A) La société comme système

La société repose sur un système. Ce système est pensé comme un « tout systémique ». L'organisation de ce « tout » forme comme un ensemble formel d'éléments en relation. L'objectif étant de formuler un système stable de structures liées entre elles et se développent conjointement. Le système se voit composé d'éléments indissociables mais distincts. Il articule les dimensions : économique, individuelle, politique, sociale, spatiale, temporelle, entre autre. Ce « tout » se développe non pas d'une manière partitionnelle mais dimensionnelle. Chaque dimension traverse la société de part en part, et leur association n'est pas hiérarchique, aucune ne domine.

Tout système cherche à atteindre son but. Il est ainsi programmé comme une machine intelligente qui s'autorégule. Il correspond à une stabilité des économies de croissance et de l'abondance. La finalité de ce système est l'optimisation des entrants, c'est-à-dire de sa performativité. L'objectif étant une amélioration continue de celui-ci. Même quand il y a des dysfonctionnements, le système réagit et se réarrange afin de garder sa stabilité. Le résultat est alors une amélioration de la « vie » du système. Ce que Parsons formule clairement :

« La condition la plus décisive pour qu'une analyse dynamique soit bonne, c'est que **chaque** problème y soit continuellement et systématiquement référé à l'état du système considéré comme un tout [...]. Un processus ou un ensemble de conditions ou bien « contribue » au maintien (ou au développement) du système, ou bien il est « dysfonctionnel » en ce qu'il porte atteinte à l'intégrité et à l'efficacité du système »¹

Le système englobe « l'être ». C'est-à-dire

qu'il est conçu à travers le peuple et pour le peuple. Pour se constituer, il s'appuie sur le « savoir » qui est porté par les « savants ». Le savoir est défini par l'ensemble des connaissances ou des aptitudes reproductibles. C'est-à-dire l'ensemble des connaissances individuelles ou d'une collectivité qui par l'étude, l'apprentissage, l'expérience ou l'observation est considéré comme acquise. Il doit être susceptible d'être déclaré soit vrai, soit faux. L'entier du système contient les règles du jeu de ce qui peut être fait et de ce qui ne peut pas être fait. Cela s'appelle les lois, entre autres. A cela s'ajoute les prescritifs moraux. Les règles sont déterminées par les pouvoirs décisionnels représentant le peuple. C'est le peuple qui lui cède avec son consentement le pouvoir de légitimation.

Pour qu'un savoir soit désigné comme norme, celui-ci doit au préalable être légitimé.

La légitimation, c'est le processus par lequel un législateur se trouve autorisé à promulguer cette loi comme norme.¹

Selon Lyotard, la légitimité est soutenue par deux types de savoir ; le savoir scientifique et le savoir narratif. Tous deux comportent leurs propres règles de légitimation. Nous commencerons par étudier le savoir narratif puis le savoir scientifique.

Comment un savoir narratif est considéré comme bon ?

Les uns et les autres sont jugés « bons », parce qu'ils sont conformes aux critères pertinents (respectivement, de justice, de beauté, de vérité et d'efficacité) admis dans le milieu formé par les interlocuteurs du « sachant ». Les premiers philosophes ont nommé opinion ce mode de légitimation des énoncés.²

De quelle manière est transmis le savoir narratif ?

1 La condition postmoderne, Lyotard, p.19

2 Ibidem, p.37

Le récit est la forme par excellence de ce savoir, [...].³

Qu'est-ce que transmet le récit ?

Il laisse apercevoir clairement comment la tradition des récits est en même temps celles de critères qui définissent une triple compétence, savoir-dire, savoir-entendre, savoir-faire, où se jouent les rapports de la communauté avec elle-même et avec son environnement. Ce qui se transmet avec les récits, c'est le groupe de règles pragmatique qui constitue le lien social.⁴

Nous comprenons que le savoir narratif s'auto-légitime. Cela parce qu'il use de la forme de récit et que celui-ci est légitimé dans sa forme même. Le récit était la forme des transferts de connaissances anciennes et qui répondait à la règle d'or du savoir : ne pas oublier.

Comment est légitimé le savoir narratif en norme ?

Il y a ainsi une incommensurabilité entre la pragmatique narrative populaire, qui est d'emblée légitimant, et ce jeu de langage connu de l'Occident qu'est la question de la légitimité, ou plutôt la légitimité comme référent du jeu interrogatif. Les récits, on l'a vu, déterminent des critères de compétence et/ou en illustrent l'application. Ils définissent ainsi ce qui a le droit de se dire et de se faire dans la culture, et comme ils sont aussi une partie de celle-ci, ils se trouvent par là même légitimés.⁵

En résumé, la légitimation du savoir narratif doit se conformer aux critères pertinents respectivement, de justice, de beauté, de vérité et d'efficience. Critères qui se sont définis dans l'accumulation des connaissances après un jeu d'interrogation et qui sont considérés aujourd'hui comme savoir et donc acquis. La prise de position

vis-à-vis d'un référent qui utilise pour se légitimer la forme du récit n'est pas de l'ordre du vrai ou du faux (qui est celle du savoir scientifique) mais du juste et de l'injuste. Cette prise de position est faite par les interlocuteurs du « sachant », qui se repose eux-mêmes sur le savoir acquis, et est en somme plus une opinion qu'une légitimation. Le savoir narratif n'étant pas soumis au besoin de preuves (comme le savoir scientifique), il s'accrédite de lui-même par la pragmatique de sa transmission.

Regardons maintenant la forme du savoir scientifique. Lyotard l'explique à travers un exemple.

Copernic déclare que la trajectoire des planètes est circulaire. Que la proposition soit vraie ou fausse, elle comporte un groupe de tensions dont chacune s'exerce sur chacun des postes pragmatiques qu'elle met en jeu, destinataire, destinataire, référent. Ces « tensions » sont des sortes de prescriptions qui règlent l'acceptabilité de l'énoncé en tant que « de science ».

Cela signifie ? Qu'il est supposé capable d'une part d'apporter des preuves de ce qu'il dit et de l'autre de réfuter tout énoncé contraire ou contradictoire portant sur le même référent.

Ensuite, le destinataire est supposé pouvoir donner valablement son accord (ou le refuser) à l'énoncé qu'il entend. Cela implique qu'il est lui-même en destinataire potentiel, puisque, quand il formulera son assentiment ou dissentiment, il sera soumis à la même double exigence de prouver ou de réfuter que le destinataire actuel, Copernic. Il est donc supposé réunir en puissance les mêmes qualités que celui-ci : il est son pair. Mais on le saura que quand il parlera, et dans ces conditions. Auparavant, il ne saurait être dit savant.⁶

Une question subsiste.

[...] ce que je dis est vrai parce que je

3 La condition postmoderne, Lyotard, p.38

4 Ibidem, p.40

5 Ibidem, p.42

6 La condition postmoderne, Lyotard, p.44

le prouve ; mais qu'est-ce qui prouve que ma preuve est vraie ?

La solution scientifique de cette difficulté consiste en l'observance d'une règle. La première est dialectique ou même rhétorique de type judiciaire : est référent ce qui peut donner matière à preuve, pièce à conviction, dans le débat. Ce n'est pas : je peux prouver parce que la réalité est comme je le dis, mais : je peux prouver, il est permis de penser que la réalité est comme je le dis. La seconde est métaphysique : le même référent ne peut pas fournir une pluralité de preuves contradictoires ou inconsistantes ; ou encore : « Dieu » n'est pas trompeur.⁷

En résumé, le savoir scientifique présuppose un énoncé qui peut être soit vrai soit faux. L'énoncé est considéré comme vrai si la preuve réfute tout autre énoncé contraire portant sur le même référent. Il faut alors prouver que la preuve est vraie. Cela étant impossible la preuve est alors dite « vrai » parce que il est permis de penser que la réalité est comme l'entend l'énoncé. La seconde condition est comme le dit Lyotard, métaphysique : le même référent ne peut pas fournir une pluralité de preuves contradictoires ou inconsistantes.

Mais il y a-t-il un rapport de force entre le savoir narratif et le savoir scientifique ? Non. Les deux savoirs sont de compositions différentes répondant à des énoncés différents. Il n'est donc pas possible de considérer un mieux que l'autre. Les règles qui composent les deux savoirs sont spécifiques à chacun. De la même manière, le savoir narratif ne peut pas contenir le savoir scientifique. Cependant, le savoir scientifique, s'il ne peut pas se légitimer par ses propres moyens, peut être soutenu par la narration.

B) La technique comme légitimation

Ces besoins de compréhension alliant savoir narratif et savoir scientifique doivent être assimilés afin d'avoir toutes les armes pour comprendre ce qui suit et qui pour Lyotard constitue le passage du modernisme au post-modernisme. Nous parlons du passage de la légitimation par le savoir scientifique et narratif à celle de la performativité technique (qui est en partie soutenu par le savoir scientifique).

(les technique) Elles obéissent à un principe, celui de l'optimisation des performances : augmentation de l'output (informations ou modifications obtenues), diminution de l'input (énergie dépensées) pour les obtenir. Ce sont donc des jeux dont la pertinence n'est ni le vrai, ni le juste, ni le beau, etc., mais l'efficace : un « coup » technique est « bon » quand il fait mieux et/ou quand il dépense moins qu'un autre.⁸

Cette nouvelle manière de légitimation va devenir le jeu du riche, où le plus riche a le plus de chances d'avoir raison ».

Ce qui se produit à la fin du XVIII^e siècle, lors de la première révolution industrielle, c'est la découverte de la réciproque : pas de technique sans richesse, mais pas de richesse sans technique.

Un dispositif technique exige un investissement ; mais, puisqu'il optimise la performance à laquelle il est appliqué, il peut optimiser ainsi la plus-value qui résulte de cette meilleure performance. Il suffit que cette plus-value soit réalisée, c'est-à-dire un moment que le produit de la performance soit vendu. Et l'on peut boucler le système de la façon suivante : une partie du produit de cette vente est absorbée par le fonds de recherche destiné à améliorer encore la performance. C'est à ce moment précis que la science devient une force de production, c'est-

7 La condition postmoderne, Lyotard, p.44

8 La condition postmoderne, Lyotard, p.73

à-dire un moment dans la circulation du capital.⁹

[...] le capitalisme vient apporter sa solution au problème scientifique du crédit de recherche : directement, en finançant les départements de recherche dans les entreprises, où les impératifs de performativité et de recommercialisation orientent en priorité les études vers les « applications » ; indirectement, par la création de fondations de recherche privées, étatiques ou mixtes, qui accordent des crédits sur programmes à des départements universitaires, des laboratoires de recherche ou des groupes indépendants de chercheurs sans attendre du résultat de leur travaux un profit immédiat, mais en posant en principe qu'il faut financer des recherches de fonds perdus pendant un certain temps pour augmenter les chances d'obtenir une innovation décisive, donc très rentable.¹⁰

En résumé, la recherche de techniques nouvelles ou plus performantes a besoin de richesse pour se développer. Celle-ci a alors besoin d'un investissement. Investissement qui sera proposé par le capitalisme. Et investissement qui sera résorbé par la vente des nouveaux produits aux performances accrues. Le capital gagné sera en partie réinvesti dans la recherche tandis que la plus-value est gardée par les investisseurs. La boucle est bouclée. Cependant, cela ne nous explique pas encore en quoi la technique est devenue légitimante.

Ce qui à première vue semble l'en empêcher, c'est la distinction faite par la tradition entre la force et le droit, entre la force et la sagesse, c'est-à-dire entre ce qui est fort, ce qui est juste, et ce qui est vrai. C'est à cette incommensurabilité que nous nous sommes référés précédemment, dans les termes de la théorie des jeux de langage, en distinguant le jeu dénotatif où la pertinence appartient au vrai/faux, le jeu prescriptif qui est du ressort du juste/

injuste, le jeu technique où le critère est : efficient/inefficient. La « force » ne paraît relever que de ce dernier jeu, qui est celui de la technique. On excepte le cas où elle opère au moyen de la terreur. Ce cas se trouve hors-jeu de langage, puisque l'efficacité de la force possède alors tout entière de la menace d'éliminer le partenaire, et non d'un meilleur « coup » que le sien. Chaque fois que l'efficacité, c'est-à-dire l'obtention de l'effet recherché a pour ressort un « Dis ou fais ceci, sinon tu ne parleras plus », on entre dans la terreur, on détruit le lien social.¹¹

Le jeu de langage n'est alors plus celle du savoir scientifique ou narratif mais celle de la menace. Science, si tu veux encore des investissements, fait ce que l'on te dit ! Trouve ce que l'on veut afin que l'on puisse faire des bénéfices ! La technique trouve alors sa légitimité dans le fait qu'elle a le « contrôle du contexte », c'est-à-dire « l'amélioration des performances contre les partenaires qui constituent ce dernier (que ce soit la « nature » ou les hommes) ».

L'horizon de cette procédure est celui-ci : la « réalité » étant ce qui fournit les preuves pour l'argumentation scientifique et les résultats pour les prescriptions et promesses d'ordre juridique, éthique et politique, on se rend maître des unes et des autres en se rendant maître de la « réalité », ce que permettent les techniques. En renforçant celles-ci, on « renforce » la réalité, donc les chances d'être juste et d'avoir raison. Et réciproquement on renforce d'autant mieux les techniques que l'on peut disposer du savoir scientifique et de l'autorité décisionnelle.¹²

Ainsi prend forme la légitimation par la puissance. Celle-ci n'est pas seulement la bonne performativité, mais aussi la bonne vérification et le bon verdict. Elle légitime la science et le droit par leur efficacité, et celle-ci par ceux-là. Elle s'auto-légitime comme semble le faire un système

9 La condition postmoderne, Lyotard, p.74

10 Ibidem, p.75

11 La condition postmoderne, Lyotard, p.76

12 Ibidem, p.77

réglé sur l'optimisation de ses performances.¹³

C) L'idéologie comme système

L'idéologie est prédéfinie d'idées, de catégories. Elle est donc comme figée dans une appréhension du territoire et des activités humaines qui après une synthèse, définit les conditions, les normes qui la compose. Elle s'impose par endoctrinement ou de façon imperceptible dans la vie courante sur un autre groupe ou une autre société. Quand elle est diffuse, elle devient la norme, la règle.

La structure de l'idéologie est comme une syntaxe qui lie les structures sous-jacentes, politiques, sociales, religieuses et économiques, syntaxe car elle est comme l'entremetteuse entre les différents aspects composant une société. Elle est « l'Ensemble de relations existant entre des éléments signifiants organisés en système ». Il n'y a pas de hiérarchies entre ses dernières car elles sont associées et situées à l'origine sur le même plan. Cependant, lorsqu'une idéologie portera une intention plus particulière sur l'une d'entre elles, cela pourra valoriser, prêter ou n'avoir aucun effet sur les autres.

Comme nous l'avons observé avec Lyotard, les règles du savoir et de la légitimation ont été ébranlées par celles de la technique qui s'appuient sur le référent de la performativité, entre efficient/inefficient. Elles ne se basent plus sur le vrai ou le faux ni sur le juste ou l'injuste. L'ambition est alors une performativité accrue. En ce sens, cela ressemble plus à une idée, un but que d'un raisonnement unanime ou d'un savoir acquis. De ce fait, nous pouvons dire que toute société alors basée sur un système peut être remplacée par une idéologie.

L'idéologie est alors poussée par ses idéaux et par un groupe de normes et de règles qui

lui sont propres. Celles-ci fonctionnent donc dans un ensemble de possibilités dans lesquelles il se sera détaché une ou plusieurs lignes directrices. L'idéologie soutiendra tel ou tel principe ou idée. Tout comme elle rejettera telle ou telle idée. Tout comme elle en acceptera certaines sans forcément avoir un avis dessus.

Nous l'avons vu précédemment, la légitimation des riches fonctionne sur la menace. Car ceux-ci veulent garder le système (ou leurs idéologies selon ou on se situe) intact. Il prône la performativité ainsi que le dépassement des technologies. Alors les propositions « hors cadre » sont éliminées du jeu de langage.

On ne compte pas les savants dans le « coup » a été négligé ou réprimé, parfois pendant des décennies, parce qu'il déstabilisait trop violemment des positions acquises, mais seulement dans la hiérarchie universitaire et scientifique, mais dans la problématique. Plus un « coup » est fort, plus il est aisé de lui refuser le consensus minimum justement parce qu'il change les règles du jeu sur lesquelles il y avait consensus. Mais, quand l'institution savante fonctionne de cette manière, elle se conduit comme un pouvoir ordinaire, dont le comportement est réglé en homéostasie.

Ce comportement est terroriste, comme l'est celui du système décrit par Luhmann. On entend par terreur l'efficacité tirée de l'élimination ou de la menace d'élimination d'un partenaire hors du jeu de langage auquel on jouait avec lui. Il se taira ou donnera son assentiment non parce qu'il est réfuté, mais menacé d'être privé de jouer (il y a beaucoup de sortes de privation). L'orgueil des décideurs, dont il n'y a pas en principe d'équivalent dans les sciences, revient à exercer cette terreur. Il dit : Adapter vos aspirations à nos fins, sinon...¹⁴

Il y a une domination idéologique et qui somme toute, laisse peu de place à une autre.

13 La condition postmoderne, Lyotard, p.77

14 La condition postmoderne, Lyotard, p.102-103

D) Le système remis en cause

En examinant le statut du savoir scientifique nous observons que celui-ci est subordonné par des puissances qui ont la main mise dessus. Et que cette guerre des technologies risque d'être plus importante car elle est devenue le nouveau moyen de légitimation. Lyotard parle alors de double légitimation et pose le problème ainsi :

« Qui décide ce qu'est savoir, et qui sait ce qu'il convient de décider ? »¹⁵

Il y a alors conflit à l'exemple d'une guerre idéologique. Guerre qui oppose une « vérité » au questionnement de « qu'est-ce que la vérité » ? Et quand deux idéologies se rencontrent, il y a alors débat :

En simplifiant à l'extrême, on peut dire que durant le dernier demi-siècle au moins, cette représentation s'est partagée en principe entre deux modèles : La société forme un tout fonctionnel, la société est divisée en deux.¹⁵

Alors que l'objectif premier de la légitimation est « l'être ensemble ». C'est-à-dire que nous légitimons afin d'amener un consensus (normalement mais pas toujours) accepté par la majorité. Celui-ci est remis en question par la performativité.

Le consensus est devenu une valeur désuète, et suspecte. Ce qui ne l'est pas, c'est la justice. Il faut donc parvenir à une idée et à une pratique de la justice qui ne soit pas liée à celles du consensus.

La reconnaissance de l'hétéromorphie des jeux de langage est un premier pas dans cette direction. Elle implique évidemment la renonciation à la terreur, qui suppose et essaie de réaliser leur isomorphie. Le second est le principe que, si consensus il y a sur les règles qui définissent chaque jeu et les « coups » qui

y sont faits, ce consensus doit être local, c'est-à-dire obtenu des partenaires actuels, et sujet à des résiliations éventuelle. On s'oriente alors vers des multiplicités de méta-argumentations finies, nous voulons dire : d'argumentations portant sur des métaprescriptifs et limitées dans l'espace-temps.¹⁶

Ce que propose Lyotard est le retour à une argumentation qui se base uniquement sur les jeux de langage. Et en second lieu, s'il doit y avoir consensus, que celui-ci soit modifiable et local.

E) Le système faible de Gianni Vattimo

Ce que propose Gianni Vattimo est d'inverser la tendance et propose d'appuyer la société sur l'idée de faiblesse. Cela est très clairement une opposition à la société actuelle qui se positionne sur une idée de « surpassement ».

Il faut noter que le mot « faible » pour Vattimo ne comporte pas une notion péjorative. Elle est plutôt une manière de rompre avec l'objectif moderne toujours à la recherche du « fort ». C'est un questionnement sur la sémantique du mot qui est remis en question, son interprétation dans la société actuelle. Car un mot connaît sa valeur en fonction de celui que l'on lui a attribué dans un système social et langagier. De manière à se demander si le mot « fort » est réellement meilleur que le mot « faible » ? N'y aurait-il pas un avantage aujourd'hui à promouvoir une structure faible au dépend d'une structure forte ?

La recherche d'un idéal faible n'est pas, dans la pratique, sont exact opposé. Si par exemple nous essayons d'opposer le rationalisme au modernisme, cela ne nous donnera pas un anti-rationalisme ou un irrationalisme. Cela donnera plutôt une négation de celui-ci, une remise en question. Comme le dit très bien Corboz dans sa proposition pour l'hyperville :

15 La condition postmoderne, Lyotard, p.24

16 La condition postmoderne, Lyotard, p.107

Le contraire de l'harmonie, ou plutôt la non-harmonie, n'est pas nécessairement la cacophonie ou le chaos.¹⁷

Car l'idéologie « faible » ne se veut pas être l'antithèse de l'idéologie « forte ». Elle est une manière différente de percevoir le monde et qui remet en cause nos fondements. Une manière de tourner la tête et de changer de direction voir peut-être de simplement nous laisser prendre un chemin parallèle sans que celui-ci annule le précédent.

Dans une telle situation, nous devons, selon moi, parler d'une « ontologie faible » comme unique possibilité d'une sortie hors de la métaphysique – par le biais d'une acceptation-convalescence-distorsion qui n'a plus rien de l'outrepassement critique qui caractérisait la modernité. Il peut se faire que, pour la pensée post-moderne, ce soit là que réside la chance d'un nouveau commencement : faiblement nouveau.¹⁸

Sa légitimité, aussi paradoxalement que cela puisse paraître se repose sur le fait de ne pas avoir de fondements ; fondements qui sont basés en partie sur l'ontologie. C'est ce qu'il décrit dans son acceptation avec l'idée du nihilisme Heideggérien et Nietzscheen.

La seule alternative à ce perfectionnement des performances (du système) étant l'entropie, c'est-à-dire le déclin.¹⁹

Selon Vattimo, le post-modernisme est caractérisé par la négation de structures stables de l'être.

La fin de la métaphysique moderne est vu comme une opportunité pour Vattimo, Une chance que l'on doit saisir. Celle-ci suppose

également la négation des structures stables et fortes afin de nous permettre d'entrer dans la post-métaphysique et ainsi dans la post-modernité. Cela demande une restructuration du savoir.

La transpropriation ainsi de la remise en question des structures stables et/ou fortes du modernisme permettrait la mobilité du symbolisme. Cette réinterprétation serait une « chance » de revoir notre manière de penser qui est somme toute celle de la modernité. Cette « chance » dépend de la façon dont on s'approprie son sens.

La « technique » et est donc « fable », tenant sa légitimité dans sa double légitimation du savoir scientifique et narratif. Le « nihilisme achevé » se présente comme notre unique « chance » de liberté.

F) Le nihilisme

Gianni Vattimo situe Nietzsche et Heidegger sur leurs pensées concernant la modernité. Selon Vattimo, les deux philosophes reconnaissent la modernité dans sa domination à une pensée disons « unique » ou du moins monodirectionnelle. Celle-ci est celle du « dépassement », qui dans la modernité tient une place importante. Elle représente l'objectif, le progrès.

Parce que Nietzsche et Heidegger mettent en question la légitimité du discours du modernisme, ils sont obligés de prendre une certaine distance vis-à-vis d'elle. Et ils ne peuvent pas néanmoins la critiquer pour une pensée qui serait plus « vraie ». Vattimo reconnaît dans la prise de position de Nietzsche et Heidegger vis-à-vis du modernisme le trait caractéristique de leurs appartenances au post-modernisme. Caractères qui souhaitent s'éloigner des règles pré-établies par la modernité.

Pour Heidegger, le nihilisme se concrétise

17 La Suisse comme hyperville, André Corboz

18 La fin de la modernité, Gianni Vattimo, p.184-185

19 La condition postmoderne, Lyotard, p.25

lorsque que « l'être » s'annihile en se transformant entièrement en « valeur d'échange ». Car si l'homme est capable de s'abandonner dans le système actuel, qui transforme comme le dit également Henri Lefebvre la valeur d'usage en valeur d'échange, en temps qu' « être » dans une notion de valeur, alors l'homme reprendra sa place au milieu de son environnement. C'est-à-dire, qu'il ne sera plus « sujet » mais « objet » et de cette manière l'équivalent de ce qui l'entoure.

D'un point de vue heideggérien, le nihilisme ne serait donc que la prétention illégitime à soutenir que l'être, plutôt que de subsister de manière autonome, indépendante et fondatrice, est sous l'autorité du sujet.²⁰

Le nihilisme, ce n'est pas le fait que l'être serait sous la coupe du sujet, mais que l'être se soit entièrement dissous dans le discours de la valeur, dans les transformations indéfinies de l'équivalent général.²¹

Dans le nihilisme de Heidegger, il y a comme un au-delà possible et désirable au nihilisme. Alors le nihilisme ne serait qu'un passage qui permettrait de prendre une autre direction, un autre chemin que l'actuel qui est basé sur la métaphysique comme fondement et comme récupération. Il est à la recherche d'une autre pensée qui serait l'ultra-métaphysique.

Heidegger voit dans le capitalisme une chance pour l'homme de se concrétiser en « valeur » d'échange. Et ainsi la possibilité pour l'homme de s'orienter vers une « nouvelle expérience humaine »

Tous les traits qui caractérisent le mode d'existence de la société capitaliste avancée, du marché totalisé en « simulacralisation » jusqu'à l'épuisement qui s'ensuit d'une « critique de l'idéologie » en passant par la « découverte » lacanienne du Symbolique (fait qui rentrent

pleinement dans l'ordre de ce que Heidegger appelle le Ge-Stell), ne représentent pas seulement des moments apocalyptiques d'une *Menshheitsdämmerung* [d'un crépuscule de l'humanité], d'une déshumanisation ; mais constituent des provocations et des appels qui font signe vers la possibilité d'une nouvelle expérience humaine.²²

C'est ainsi que le nihilisme peut être une chance pour l'homme.

C'est sur ce point que le nihilisme apparaît comme notre chance ; à peu près comme, dans *Sein eine zeit*, l'être-pour-la-mort et la décision anticipatrice qui doit l'assumer apparaissent comme la possibilité possibilisante de tous les autres possibles constitutifs de l'existence – et donc tout à la fois comme une suspension de la coercition mondaine, qui situe l'ensemble de ce qui se donne pour réel, nécessaire, péremptoire et vrai sur le plan du possible.²³

Pour Nietzsche, le nihilisme peut se résumer en « Dieu est mort » ou dans la « dévalorisation des suprêmes valeurs », l'objectif étant le nihilisme accompli. Celui-ci est considéré comme un objectif et un but à atteindre. Il représente l'acceptation que nos fondements sont en vérité « faux ».

Pour Nietzsche, Il y a, à notre époque, une difficulté à sortir de notre histoire, un problème d'« épigonisme ». Nous serions comme trop rattaché à elle, et usions trop du principe de récupération. Cet excès de conscience historique empêcherait notre époque de posséder un style propre. Il en vient même à considérer ce problème comme une maladie.

[...] au point de le contraindre à puiser les formes de son art, de son architecture et de la mode, dans ce grand dépôt de costume théâtraux qu'est devenu pour lui le passé. C'est

20 La fin de la modernité, Gianni Vattimo, p.24-25

21 Ibidem, p.25

22 La fin de la modernité, Gianni Vattimo, p.30

23 Ibidem, p.31

ce que Nietzsche qualifie de maladie historique, et dont il pense pouvoir se sortir, du moins à l'époque de la seconde Inactuelle [...] ²⁴

Le passage du modernisme au post-modernisme ne peut pas se faire dans l'outrepassement, ni par un dépassement critique qui sont tous deux des critères typiquement modernes. Il doit se faire par la fin du premier afin que le second puisse commencer. Et non pas considérer l'un comme la succession de l'autre.

Si nous devenons des nihilistes accomplis, alors même la notion de vérité n'aurait pas lieu d'être.

Le passage au post-modernisme se fait alors par la négation de l'ontologie. C'est ce qu'appelle Nietzsche « la philosophie du matin ». Cette appellation montre bien que la pensée n'est plus tournée vers l'origine ou le fondement mais vers la proximité.

On pourrait tout aussi bien définir cette pensée de la proximité comme une pensée de l'erreur ; ou, mieux encore, de l'errance, pour souligner qu'il ne s'agit pas là de penser le non-vrai, mais de prêter attention au devenir des constructions « fausses » de la métaphysique [...] ²⁵

Mais la métaphysique n'est pas quelque chose qu'on oublie facilement. C'est quelque chose qui « s'inscrit en nous comme les traces d'une maladie ». Alors Nietzsche parle de « convalescence ». Il faut alors guérir, se remettre de cette maladie qu'est la métaphysique, il faut l'oublier.

L'oubli est lui-même inscrit dans la structure de l'être, du moins en un certain sens (l'oubli ne dépend pas non plus de nous). L'être ne peut jamais se donner entièrement dans la

présence. ²⁶

Nous avons mis en parallèle à ce chapitre une seconde image du peintre au style « misérabiliste », Jack Ottaviano. Celle-ci nous semble adéquate dans la narration car elle propose une ville en fond et un homme à la silhouette diffuse. Dans les mêmes tons que la représentation de Hugh Ferriss vu précédemment, le flouté de l'homme disproportionné, nous apparaît cette fois comme une disparition. Une dissolution de son « être » dans les rues de Sarcelle, projet qui fut fortement critiqué, qui donnera même, par extension le mot « sarcellite » qui se reporte à une sorte de névrose dont peuvent souffrir les habitants d'immeubles d'habitation. ²⁷

24 La fin de la modernité, Gianni Vattimo, p.169-170

25 Ibidem, p.174

26 La fin de la modernité, Gianni Vattimo, p.179

27 wikipédia



jack ottaviano, huile sur toile (collection particulière) - *sarcelles* (1968)

C'est promis, on tâchera d'être une génération spontanée, une sorte de moisissure magique qui apparaît là où on ne l'attendait pas et que l'aide de la raison ne suffit pas à expliquer. Si le principe est mystérieux, la moisissure n'en sera pas moins noble et donnera à n'en pas douter, avec l'aide bienveillante et tout le savoir-faire de vieux habitués du champignon, une potion divine. Nous nous attaquons à la sclérose et à la lourdeur flasque d'une architecture cloisonnée. Nous combattons le fantasme de races pures et préférons procéder par mélange et contamination. Nous ne sommes pas spécialistes mais artistes. Nous ne sommes pas professionnels, mais amateur... de diversité.

Frédéric Keiff, cofondateur du collectif 3RS

5 Structure faible

A) Définition

Pour décrire la structure « faible », nous devons au préalable, décrire la structure « forte ». En quelques points observés précédemment, nous pouvons décrire la structure forte comme la structure des temps modernes et du processus d'industrialisation, époque qui a permis l'émergence de nombreuses innovations, techniques, mécaniques, chimiques, génétiques et informatiques. Celles-ci ont été favorisées par une politique et une économie libérale, basée sur les échanges à travers le monde. L'ensemble a apporté une urbanisation de notre territoire et ainsi un contrôle sur lui et notre environnement. Nous nous sommes adaptés, mais surtout nous avons atteint une qualité de vie qui n'avait encore jamais été rendu possible. Une sorte de rêve américain !

Mais alors pourquoi changer ? Car ce système stable a apporté de nombreux déséquilibres. Il est stablement déséquilibrant. Nos rapports sociaux se sont profondément accentués entre riches et pauvres, entre personnes de pouvoir et prolétaires, entre entrepreneurs et ouvriers. Comme simple exemple, l'homme le plus riche du monde possédait 71,3 milliards de dollars en 2016¹. Ces dernières années, les infrastructures, les parkings ainsi que les centres commerciaux sont les surfaces de construction qui ont le plus progressées en Suisse. L'urbanisme ressemble somme toute à un terrain de jeu où les habitants seraient des pions et la ville, un plateau de Monopoly.

De plus, cette urbanisation a eu un impact conséquent sur la qualité du paysage et des sols. Ceux-ci ont été modifiés et adaptés pour les activités de l'homme. Aussi, un nombre considérable d'infrastructures et d'éléments se sont ajoutés, les uns sur les autres. L'espace est saturé de constructions. La domestication et la fertilisation des sols ont éliminé la nature vierge. L'ensemble formant les agglomérations ne rend

plus perceptible la dualité alors préexistante entre ville et nature, entre ville et campagne. Nous parlons ainsi d'un territoire totalement urbanisé.

La structure « faible » est donc le contre-pied de la structure « forte ». Il faut bien comprendre que ces deux notions ne sont pas opposées. De manière imagée, c'est un peu comme si vous étiez dans l'ascenseur d'un immeuble que vous ne connaissez pas et que l'on vous demandait : « vous montez ou vous descendez ? ». La différence ne réside pas entre le « bas » ou le « haut ». Mais, où est-ce que cela vous mène ? Car une fois sorti de l'ascenseur, vous n'arrivez pas au même endroit. Et ces endroits ne seront pas forcément des opposés mais probablement très similaires.

La structure faible demande donc un changement de direction du système actuel, voir une césure. Ce changement ne peut se faire que dans des circonstances qui ne suivent plus l'idéologie actuelle qui est basé sur un « surpassement ». Ni sur une accumulation d'acquis, qui ne permettrait plus d'être remis en doute par un système qui s'appuierait trop fortement dessus. Ni par un retour en arrière, à moins que celui-ci soit assez lointain pour remonter au moment de notre décision dans l'ascenseur. L'idée de faiblesse repose alors toute entière sur une structure non-stable où les symboliques ainsi que les fondements pourraient bouger.

Si nous devons l'expliquer en quelques points :

- Elle est contraire à l'idée de performabilité lucrative : La structure faible est ce qui ne se rapporte pas à une économie de marché. Ainsi, cette prérogative ne rejette pas la « technique » mais la manière dont elle est aujourd'hui exploitée comme moyen de légitimation qui s'appuie sur la performativité.

- Elle est contraire à la récupération : On parle alors d'oubli et de créativité. L'oubli car

¹ wikipédia

nous devons nous détacher de l'histoire afin de se questionner de manière herméneutique sur les fondements qui sont « ancrés » en nous. C'est ce qu'appelle Nietzsche « l'épigonisme ». Nous parlons de création parce qu'elle est présupposée par le précédent. Tous les auteurs, même si cela n'apparaît dans aucune des citations, parlent dans leurs livres d'art comme élément de création qui tend vers l'« œuvre ».

- Elle se forme dans une notion d'équivalence (métaphysique) : l'homme ne doit plus être autocentrisme et ainsi devenir l'équivalent de son environnement, de son territoire. Il n'y aurait alors plus de notion de hiérarchie car celle-ci aurait disparu. Il faut aussi comprendre par-là, que les autres protagonistes du territoire sont mis sur le même niveau. Je parle d'un équilibre entre nature, homme, animaux et intelligence artificielle.

Ces trois définitions se concentrent sur des structures différentes du système actuel. Dans tous les cas, toutes encouragent une césure avec ce système. Le souhait, non pas d'un renouveau qui serait déjà trop proche du renouveau technicisme, mais la recherche d'un différent, d'un « on n'y avait pas pensé ! ».

B) Identification

Une structure faible est :

- Une structure qui subit une domination sur le territoire : C'est-à-dire qu'elle est en position de faiblesse. Peut-être naturelle ou humaine (ou autre). Dans un sens, elle a donc subi le hasard. Par exemple, une rivière qui vient d'être recouverte., une route qui est traversée par une autoroute, une déforestation qui laisse place à une parcelle agricole. Cette domination, dans tous les cas, est représentée par un acte culturel qui, par son exécution ou sa présence, a modifié un

état préexistant et l'a dévalorisé.

- Élément qui a été approprié dans un but lucratif : C'est-à-dire, tout élément qui ne se voit pas attribué une autre fonction que celle qui est à but lucratif. A moins que celle-ci soit en effet la meilleure solution. Nous pensons à la muséification des centres-villes.

- Bruit sismique anthropique : Sur la carte qui délimitait précédemment la zone du bassin lémanique, nous avons mis en relief les structures « fort ». Celle-ci comprennent les voies ferrées, les autoroutes et les nationales. Autour de ces structures, apparaît comme une aura qui sont les bruits sismiques anthropiques. Le résultat obtenu prend la forme d'une archipel, c'est-à-dire un ensemble d'îles dans la mer. Ici, la mer est représentée par cette zone noire dite « bruyante » et sépare les îles dite de zones « calme ». Nous pourrions à partir de cette analyse, imaginer regrouper les espaces d'accalmie et ainsi connecter le territoire à partir de structures aujourd'hui considérées comme « faible ».

- Centres Historiques : Une carte historique de 1870, nous a permis de retracer les anciens faubourgs, villages et villes. Ce que nous remarquons c'est un dispersément sur le territoire de ceux-ci. Tous à une distance plus ou moins identique des uns des autres et d'une taille semblable. En comparant cette représentation des formes bâties de 1870 à aujourd'hui, nous remarquons une forte augmentation des espaces urbains autour des voies de communication, et une prolifération des routes formant un maillage dense sur le territoire. Les centres historiques pourraient se joindre à travers des cheminements piétons et ainsi former un maille « faible » qui se superposerait à l'existant.

C) Application

Une structure faible peut être concernée dans un processus :

- D'hybridation : Celui-ci est le résultat d'un mélange entre deux entités qui dans sa méthodologie même, apporte une part d'aléatoire. Cependant, cette pratique doit être contrôlée en partie afin de ne pas laisser une entité prendre le dessus sur l'autre. Seulement dans ce cas, une hybridation est réussie et donne un objet nouveau. En cela, l'hybridation dénote un paradoxe. Aussi, ce nouvel objet peut devenir plus, ou moins efficient.

Car l'hybridation peut aussi se décliner en « hyper », permettant aux déterminations différentes hybridées de générer un être complexe, doté de propriété et performance accrues, qu'en « hypo », le processus neutralisant, détruisant même des entités ou facteurs antérieurs dotés d'efficience ou de visibilité.²

- De résilience :

Désigne la résistance d'un matériau aux chocs ; le « fait de rebondir » : la capacité d'un corps, d'un organisme, d'une espèce, d'un système à surmonter une altération de son environnement³.

Cette définition traduit bien l'objectif d'une ville résiliente. Appliqué au système humain, cela amènera à concevoir des structures territoriales, économiques, politiques et autres qui par leurs structures même sont aptes à subir un choc. C'est-à-dire, prêtes à rebondir d'une catastrophe quelle qu'elle soit (naturelle, crise économique, etc). L'objectif étant après la catastrophe, de pouvoir continuer à fonctionner de manière réduite dans un temps court, et de stabiliser le système dans un temps long. Ce qui est intéressant dans ce concept, c'est que la stabilisation après une

catastrophe peut se projeter en dessous du point initial. En d'autres termes, la catastrophe est considérée comme une possibilité car celle-ci nous permettrait de rejoindre un objectif plus faible qu'initialement. C'est un processus d'affaiblissement.

Les structures se constituent en micros et en macros structures imbriquées les unes dans les autres, elles sont donc liées. Afin d'imaginer un rebond du système, il faut comprendre les différents liens internes et externes de chaque structure. Par exemple, une station d'électricité qui n'est plus atteignable à cause d'une route coupée après une inondation. La catastrophe affecte alors deux structures. C'est exemple simple montre en quoi les structures sont interconnectées.

- Altruiste : C'est l'idée qu'une intervention humaine est faite dans un but qui ne la concerne pas directement et qui ne lui procure pas d'avantages apparents et immédiats. Ainsi, sa portée est dans une optique de « vivre-ensemble ». Ce processus peut s'appliquer sur des lieux de cultures, de nature ou autres. Par exemple, dans la création d'une réserve naturelle.

- De flexibilité : Cette notion comporte une notion de temps et d'usage. Nous parlons d'adaptabilité, de modularité, de mobilité et de réversibilité. L'objectif étant d'offrir un maximum de possibilités dans son usage. Ainsi, de permettre un comportement flexible vis-à-vis d'autres facteurs qui viendraient s'ajouter dans un temps court ou long.

- D'établissement de microstructures : Appliqué de manière locale, c'est un système qui s'adapte à son contexte que ce soit au niveau des lois, des normes ou de l'usage. Ainsi, sur une même région, une multitude de microstructures peuvent exister. Nous parlons alors d'un équilibre dans la diversité.

[...] ce consensus doit être local, c'est-à-dire obtenu des partenaires actuels, et sujet à des

² L'hybridation des mondes, Jean-Jacques Wünnenberger

³ wikipédia

résiliations éventuelle. On s'oriente alors vers des multiplicités de méta-argumentations finies, nous voulons dire : d'argumentations portant sur des métaprescriptifs et limitées dans l'espace-temps.⁴

- À la recherche d'une condition équivalente : Un équilibre entre structure « faible » et « forte » favoriserait un développement harmonieux. C'est-à-dire, l'élimination d'une domination de l'un sur l'autre sur le territoire. Ou à l'inverse une revalorisation d'un secteur dominé. Nous pensons, un peu à la manière du palimpseste, que la démolition ou la mise en valeur de certains éléments ou infrastructures du territoire apporterait un nouveau symbolisme à des lieux qui n'en ont plus.

- De spontanéité et de création : C'est la mise en œuvre d'un aménagement, d'un lieu, d'une situation qui permet une possible créativité. Qui permet à l'irrationnel et à la spontanéité de surgir de l'inconnu. Nous pensons à l'aménagement d'ateliers ou d'espaces appropriables pour des expériences et des performances.

- Qui s'appuie sur un programme. Nous avons pris celui d'Henri Lefebvre comme exemple:

Impossible d'envisager la reconstitution de la ville ancienne, mais seulement la construction d'une nouvelle ville, sur de nouvelles bases, à une autre échelle, dans d'autres conditions, dans une autre société. Ni retour en arrière (vers la ville traditionnelle), ni fuite en avant, vers l'agglomération colossale et informe – telle est la prescription.⁵

a) Un programme politique de réforme urbaine, réforme non définie par les cadres et possibilités de la société actuelle, non assujettie à un « réalisme », bien que basée sur l'étude des réalités (autrement dit : la réforme ainsi conçue ne se limite pas au réformisme). Ce programme aura donc un caractère singulier et même paradoxal. Il

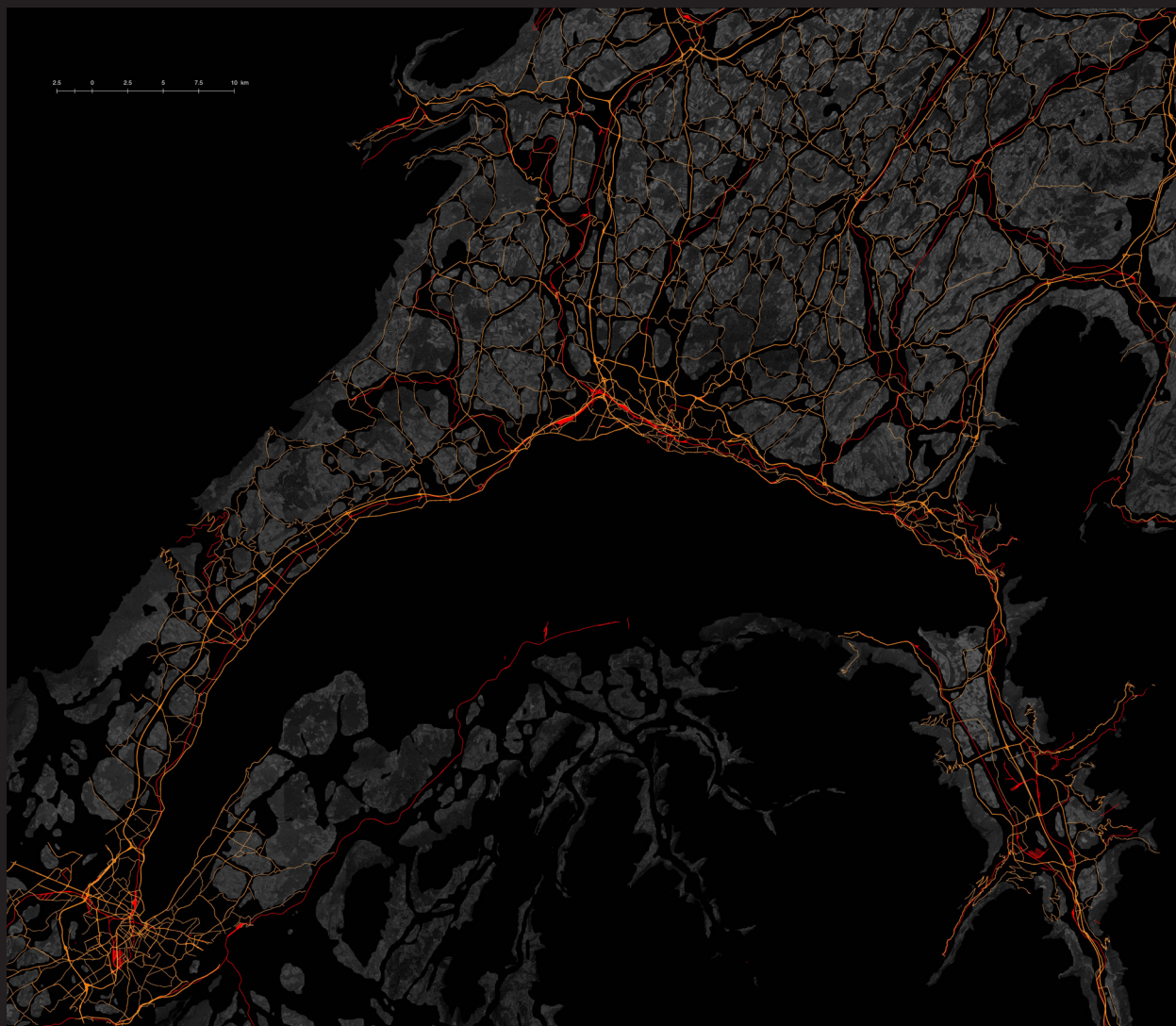
sera établi pour être proposé aux forces politiques, c'est-à-dire aux partis. On peut même ajouter qu'il sera soumis préférentiellement aux partis « de gauche », formations politiques représentant ou voulant représenter la classe ouvrière. Mais il ne sera pas en fonction de ces forces et formations. Par rapport à elle, il aura un caractère spécifique, celui qui vient de la connaissance. Il aura donc une partie scientifique. Il sera proposé (quitte à être modifié par et pour ceux qui le prendraient en charge). Que les forces politiques prennent leurs responsabilités. Dans ce domaine qui engage l'avenir de la société moderne et celui des producteurs, l'ignorance, la méconnaissance, entraînent des responsabilités devant l'histoire dont on se réclame.

b) Des projets urbanistiques très poussés, comprenant des « modèles », des formes d'espace et de temps urbains, sans se préoccuper de leur caractère actuellement réalisable ou non, utopique ou non (c'est-à-dire lucidement « utopiens »). Il ne semble pas que ces modèles puissent résulter soit d'une simple étude des villes et des types urbains existants, soit d'une simple combinatoire d'éléments. Les formes de temps et d'espace seront, sauf expérience contraire, inventées et proposées à la praxis. Que l'imagination se déploie, non pas l'imaginaire qui permet la fuite et l'évasion, qui véhicule des idéologies, mais l'imaginaire qui s'investit dans l'appropriation (du temps, de l'espace, de la vie physiologique, du désir). A la ville éternelle pourquoi ne pas opposer des villes éphémères et des centralités mouvantes aux centres stables ? Toutes les audaces sont permises. Pourquoi limiter ces propositions à la seule morphologie de l'espace et du temps ? Il n'est pas exclu que des propositions concernant le style de vie, la façon de vivre dans la ville, le développement de l'urbain sur le plan.⁶

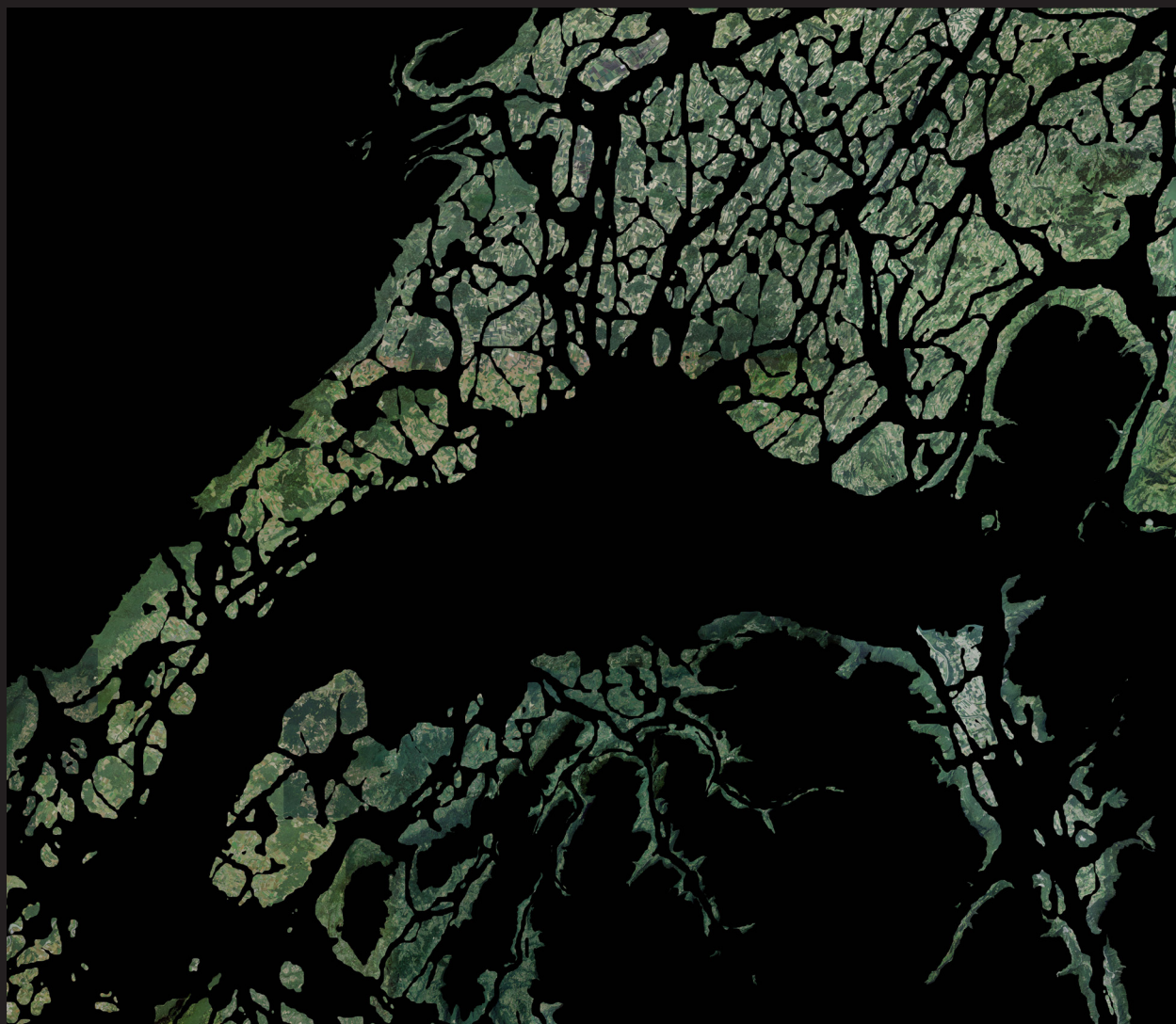
4 La condition postmoderne, Francois Lyotard p.107

5 Le droit à la ville, Henri Lefebvre, p.97

6 Ibidem, p.104



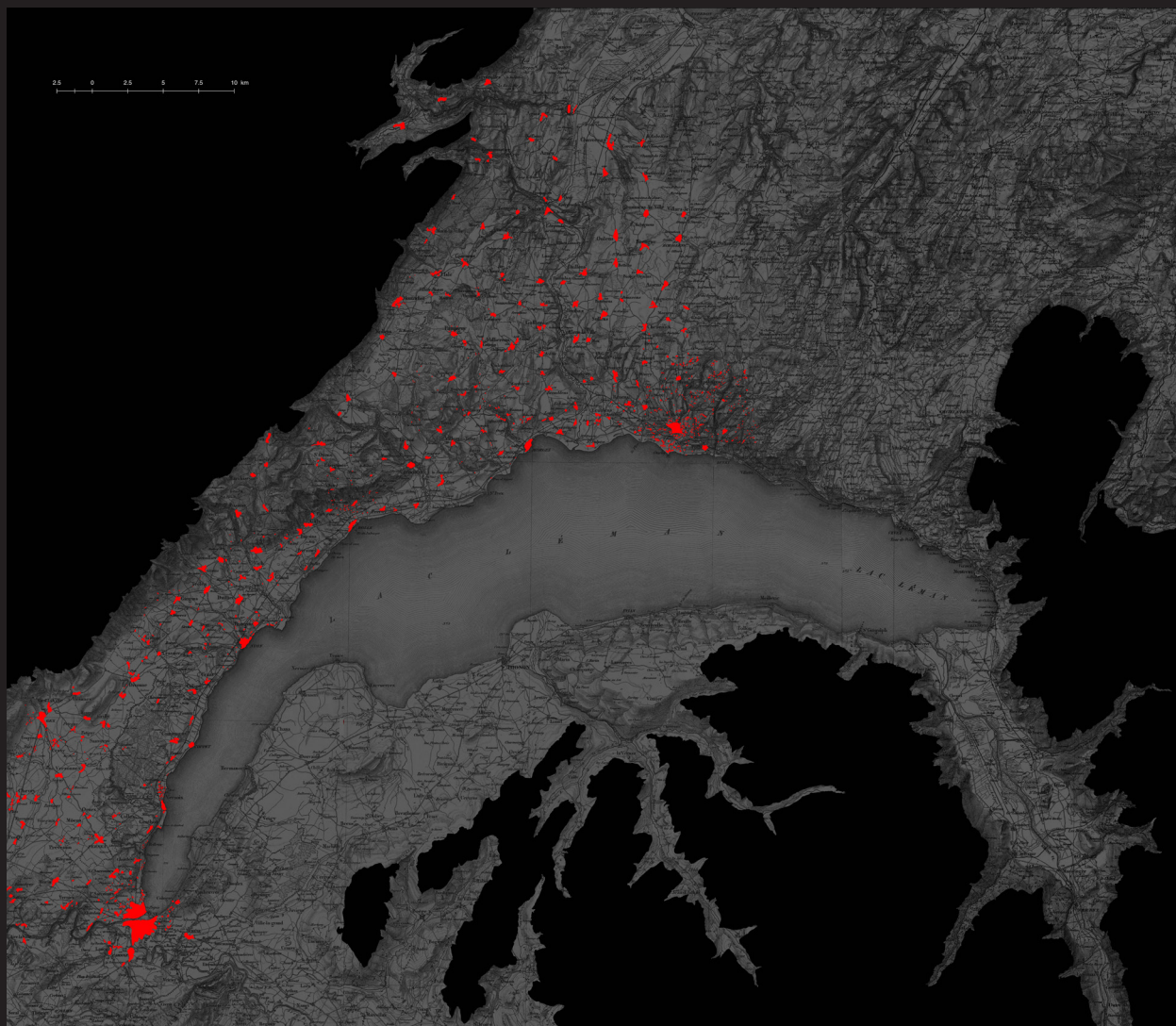
BRUIT SISMIQUE ANTHROPIQUE - ZONE BRUYANT



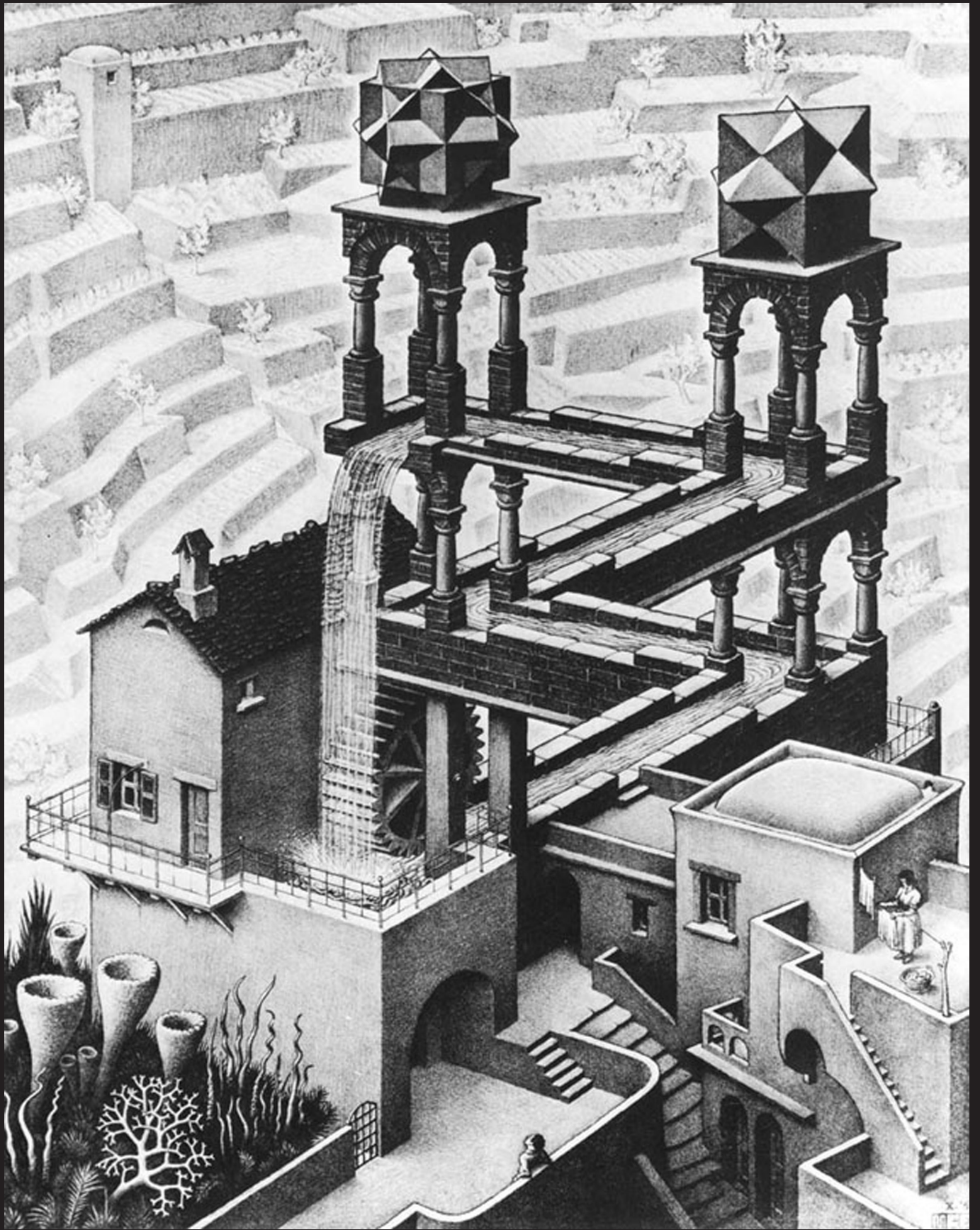
BRUIT SISMIQUE ANTHROPIQUE - ZONE CALME



CARTE HISTORIQUE 1870



CENTRE HISTORIQUE 1870



Escher - *Waterfall* (1961)

6 Conclusion

Le système établi depuis près de deux siècles à dynamiser le genre humain. La population mondiale est passée de 1 à 7,5 milliard¹ d'individus en 200 ans. On estime que 54%² de la population vit dans un milieu urbain. Cela a été possible grâce aux multiples innovations et réformes de l'époque moderne. Ainsi que par le dynamisme économique libéral encore aujourd'hui d'actualité. Le résultat est l'acquisition d'une forme de domination du réel et de notre territoire. Ce qui nous a ouvert les portes d'innombrables possibilités.

Cependant, l'entrain et les ambitions de l'homme sont aujourd'hui freinés et remis en cause par certains protagonistes dont ceux vu précédemment. Ils dénoncent chacun à leurs manières, un système de domination. Henri Lefebvre parle de la « crise de la ville » car celle-ci ne comporte plus de symbolique et est devenu un outil de contrôle pour les « puissants ». Lyotard regrette qu'il n'y ait plus de jeu de langage car celui-ci est soumis à la menace et à la terreur des technocrates. Gianni Vattimo questionne également la légitimité de ces derniers et remet en question nos fondement à travers l'analyse des textes de Nietzsche et de Heidegger.

Ce qui en découle c'est un système qui ne fonctionne plus, enfin plus pour tout le monde. Cette idéologie a été envahie par des forces extérieures qui la manipule qui s'en servent pour leurs intérêts propres. Le système ne raisonne plus sur le vrai ou le faux, le juste ou l'injuste mais sur l'efficacité et l'inefficacité, c'est-à-dire un objectif de performativité. Ce qui peut se traduire par un système qui fonctionne exclusivement sur la notion du « fort ».

Les techniques se sont donc imposées sur le territoire. Elles ont émergé en voies de communication recouvrant ainsi la quasi-totalité du sol. Les télécommunications ont pris d'assaut l'ensemble de nos médias. Les sols du territoire ont été retournés, exploités, pour répondre au

meilleur rendement possible. L'homme mal traite le sol, le bouscule, l'efface, le dirige, le recrée. Il vient s'installer sur son corps dans une forme de domination. La nature « vierge » comme nous l'avons dit n'existe plus.

L'urbanisation a également été affectée par le système actuel. La société urbaine en fait les frais, coupée de la ville ancienne devenue valeur d'échange. A nos yeux, le monde est devenu un Œcuménopole qui ne laisse plus la place au libre arbitre. Nous sommes enfermés dans une quotidienneté qui est devenu notre manière de vivre. Nous travaillons, nous gagnons, nous dépensons et nous recommençons. Etreinte invisible de l'urbain.

Le futur proche se profile en des temps hostiles. Et il est fort à parier que nous allons vivre une période trouble avec plus d'insécurité, de dissension, de conflit et de menace et danger en tout genre. Des facteurs qui ne peuvent échapper d'avoir un impact sur le système actuel. Alors une question se pose : est-ce que ce système est préparé correctement à ses possibles et probable altérations ? Nous avons vu que non. Il est borgne. Il ne regarde que d'un œil et dans un sens.

En cela, la structure « forte » n'est plus considérée comme un bien fait pour notre société. Elle n'est plus applicable dans les termes d'un « vivre-ensemble ». Car elle promeut un jugement de valeur qui s'appuie sur le résultat pour donner son assentiment. En cela, elle empêche l'émergence d'un idéal qui serait contraire au système de performativité établi. Elle entrave un regard qui se voudrait neutre sur de possibles changements.

De cette observation, Gianni Vattimo propose la notion de « faible » comme base pour un nouveau système. Ce concept n'est pas le contraire du système « fort », mais simplement un nouvel objectif. Dans ces termes, la notion de « faiblesse » se voit comme un frein, une idéologie qui propose un ralentissement global. Une notion

1 Wikipédia

2 Ibidem

qui recommande de fixer nos objectifs en deçà de ceux actuels et qui ne reposerait plus sur les fondements acquis occidentaux. C'est, dans une certaine mesure, ce que Nietzsche imagine comme « la philosophie du matin ».

La structure « faible » se démarque alors dans son ouverture d'esprit. Elle porte les notions d'égalité, de tolérance, de mixité, d'impermanence, d'expérience et de transmission des savoirs. Sommes-nous naïfs ? Sûrement ! Mais n'est-ce pas peut-être là une des caractéristiques du nihilisme accompli Nietzscheen ?

La Suisse n'est pas un cas exclus de la dynamique globale actuelle. Bien au contraire, elle participe activement à son élaboration. Elle est même un des pays le plus libérale au monde.

Cependant, l'urbanisation Suisse est très peu dense par rapport à d'autres villes du monde. Des lois comme sur la déforestation et les reboisements obligatoires ont su préserver le territoire. Nous pouvons y voir une chance à saisir, car ce territoire conserve encore quelques traces de structures qui résistent au mitage du territoire. C'est pourquoi, une idéologie faible serait à même de renforcer ses corridors naturels aujourd'hui nécessaires.

Finalement ce que nous souhaitons, c'est une césure avec le modernisme afin que l'on puisse de manière sereine prendre de plein bras le post-modernisme, qui somme toute ne peut être que plus équitable.

Nous souhaitons finir sur cette gravure de M. C. Escher qui est pour nous un des plus grands artistes contemporains. Cette illustration s'appelle « waterfall » et a été réalisée en 1961. Ce qu'on y voit est une rivière soutenue par une structure bâtie. Dans un jeu de perspectives, le cours d'eau, dans un mouvement perpétuel, remonte pour ensuite se jeter dans sa source. Il y a un paradoxe et une métaphore de la temporalité dus à cette déformation, distorsion de l'image et qui porte en

elle-même une incompréhension. Nous pensons que cette illustration montre bien de quelle manière le post-modernisme souhaite s'éloigner des concepts et des fondements contemporains.

7 Annexes - Photographies



Moulin de la Vaux - Aubonne





Ligne haute tension - Saint-Livres





Voie ferée - Allaman



Piscine - Aubonne





Zone industrielle - Allaman



Parc de Milan - Lausanne



Zone industrielle - Allaman





Zone agricole - Saint-Livres



Barrage - Saint-Livres



Zone industrielle - Allaman



Carrière - Allaman



Zone agricole - Allaman



Zone agricole - Allaman



Zone agricole - Allaman



8 Bibliographie

LIVRE:

Bassand, Michel. *La métropolisation de la Suisse*. 1. éd. Collection Le savoir suisse ; Société 21. Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes, 2004.

Chételat, Joël, Pierre Dessemontet, et Mix & Remix. *Géographie de la Suisse*. Le Mont-sur-Lausanne: Loisirs et Pédagogie, 2013.

Corboz, André, et Sébastien Marot. *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Collection Tranches de villes. Besançon: Editions de l'Imprimeur, 2001.

Desjardins, Xavier, Francis Beaucire, et Université Panthéon-Sorbonne (Paris). *La ville prise aux mots*, 2017.

Gwiazdzinski, Luc, éd. *L'hybridation des mondes: territoires et organisations à l'épreuve de l'hybridation*. L'innovation autrement. Grenoble: Elya éditions, 2016.

Lefebvre, Henri. *Le droit à la ville*. Paris: Ed. Economica, 2015.

Lyotard, Jean-François. *La condition postmoderne: rapport sur le savoir*. Collection Critique. Paris: Éditions de Minuit, 1979.

Marot, Sébastien. *L'art de la mémoire, le territoire et l'architecture*. Penser l'espace. Paris: La Villette, 2010.

Sieverts, Thomas. *Entre-ville: une lecture de la Zwischenstadt*. Collection eupalinos. Marseille: Ed. Parenthèses, 2004.

Staquet, Anne. *La pensée faible de Vattimo et Rovatti: une pensée-fable*. La Philosophie en commun. Paris, France: L'Harmattan, 1996.

Vattimo, Gianni. *La Fin de la modernité: Nihilisme et herméneutique dans la culture post-moderne*. Paris: Seuil, 1987.

Walter, François. *Une histoire de la Suisse*. Neuchâtel: Editions Alphil - Presses universitaires suisses, 2016.

Jean-Philippe Leresche et Michel Bassans. *Métropole Lémanique : Une nouvelle dynamique urbaine*. (vol. No. 92, Rapport de recherche / Institut de Recherche sur l'Environnement Construit). Lausanne: IREC, Institut de Recherche sur l'Environnement Construit, Département d'Architecture - EPFL, 1991.

Le Corbusier. *Urbanisme*. Paris: Flammarion, 2011.

ARTICLE

Actualités OFS, *L'espace à caractère urbain en Suisse en 2012, Une nouvelle définition des agglomérations et d'autres catégories d'espace urbain*, Neuchâtel, 12.2014

Gianni Vattimo, *Au-delà de l'interprétation*. In: Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 97, n°1, 1999. pp. 213- 218;

Sophie-Jan Arrien et François Gauvin «*VATTIMO, Gianni, La Fin de la modernité ; nihilisme et herméneutique dans la culture postmoderne; et L'Étique de l'interprétation.*» Laval théologique et philosophique 531 (1997)

Jean-René Ruault. *Proposition d'architecture et de processus pour la résilience des systèmes : application aux systèmes critiques à longue durée de vie*. Biomécanique [physics.med-ph]. Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambresis, 2015. Français.

Marie Toubin, Serge Lhomme, Youssef Diab, Damien Serre et Richard Laganier, « *La Résilience urbaine : un nouveau concept opérationnel vecteur de durabilité urbaine ?* », Développement durable et territoires [En ligne], Vol. 3, n° 1 T | Mai 2012, mis en ligne le 24 mai 2012, consulté le 02 septembre 2017.

André Corboz, *La Suisse comme hyperville*

ILLUSTRATIONS

M.C Escher
www.wikiart.org. *Waterfall*

Jack Ottaviano:
Sarcelles, huile sur toile, 1968, (collection particulière)
www.ader.auction.fr. *Les grues*, 1958

Jörg Müller:
carfreee.fr. *La ronde annuelle des marteaux-piqueurs ou la mutation d'un paysage*

Ferdinand Hodler:
Wikipédia. *Ferdinand Hodler, Landschaft am Genfer See, um 1906, Neue Pinakothek Muenchen-1*

Hugh Ferriss:
Pinterest. *hugh_ferriss_74*

WEBOGRAPHIE

asitvd.ch
geo.admin.ch
geodata4edu.ethz.ch
asitvd.ch
openstreetmap.org
opendata.swiss
geofabrik.de
sites.google.com/site/swisscultureguide
geotheque.org

SITE D'INTERVENTION DE PROJET ET ANNEXE

Les plans ont été redessiner sur la bas de rendu Qgis ainsi que Photoshop . Les photographies ont été réalisées par l'auteur.

